BC

DC 255 .L4 P3 1928
Paul-Boncour, Joseph, 1873-
Lamennais,

DC
255
.L4P3

INSTITUT
233y

LAMENNAIS

RÉFORMATEURS SOCIAUX

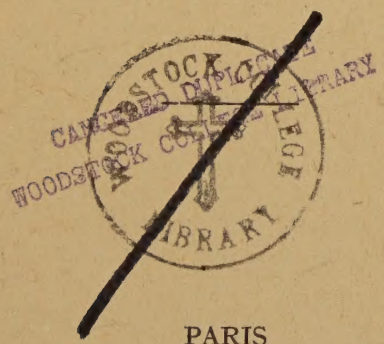
COLLECTION DE TEXTES

Dirigée par **C. BOUGLÉ**, Professeur à la Sorbonne,
Directeur-adjoint de l'École Normale supérieure.

LAMENNAIS

PAR

J. PAUL-BONCOUR


WOODSTOCK COLLEGE LIBRARY

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1928

Tous droits de traduction, reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

PC
255
.L4
P3
1928

Collection publiée avec le concours du Centre de Documentation sociale de l'École Normale Supérieure.

INTRODUCTION

« L'intelligence se détourne de la République ? »

Exagération d'hier, qui n'est déjà plus la vérité d'aujourd'hui. Je discerne la volonté de dresser une pragmatique républicaine, en face des doctrines d'*Action française* et du *Faisceau*, qui ont exercé et exercent sur les jeunes intelligences une incontestable attraction, tant celles-ci sont avides d'une synthèse politique, d'une règle d'action, d'une explication de notre temps, d'un correctif enfin à l'immense déception qui a suivi l'immensité du sacrifice.

Je relève qu'à un moment où tout le monde parle d'autorité et de restaurer l'État, on s'avise — et non pas des vieilles barbes, mais des jeunes, d'authentiques jeunes, de ceux qui ont fait la guerre et qui ont pris à la guerre le goût des décisions énergiques et rapides — qu'il y a dans l'histoire française la théorie et la pratique d'une forme d'autorité et d'une conception de l'État, où l'extrême démocratie s'accommodait fort bien d'un gouvernement à poigne.

On pense au Comité du Salut public.

On reprend le goût d'une histoire, dont aux heures sombres, où les combattants payaient de leurs souffrances, de leur mort, de la prolongation de la guerre, chaque abdication de l'État, nous avions bien senti qu'elle était toujours d'actualité.

Nous le sentons encore à l'heure, où il faut payer, où, durant des générations, les fils de nos fils devront payer, par la vie chère, les impôts, les difficultés de toutes sortes, la rançon d'une politique, où on admit que le particulier s'enrichît et jouît, tandis que l'Armée souffrait et que la Nation était en danger.

Mais qu'on ne s'y trompe pas, l'Histoire ne se recommence jamais complètement ; elle vaut parce qu'elle est mouvante, parce qu'elle est vivante, parce qu'elle s'accroît sans cesse. L'état d'esprit jacobin, le sens de la France révolutionnaire sont excellents, parce qu'ils donnent le goût de l'action, de l'énergie, de l'audace, parce qu'ils conduisent à un État qui se subordonnerait les intérêts particuliers, qui plierait chacun aux nécessités du salut public, comme il convient aux heures de guerre, et à celles où la paix doit résoudre les problèmes posés par la guerre. La doctrine en serait courte, si nous nous bornions là nos solutions. L'État fort, suivant la conception jacobine, ne peut plus l'être, s'il n'incorpore pas dans son mécanisme, délimitant ses pouvoirs et les leurs, ces groupements, nés sur les ruines de ceux qu'avait détruits la Révolution, parce qu'ils sont des cadres permanents et nécessaires de l'activité sociale et qu'ils se transforment, sans s'anéantir.

Je veux parler des syndicats, forme démocratique et rajeunie du vieux lien professionnel, des coopératives de consommation, idée nouvelle et si féconde, des groupements de producteurs qui, contrôlés par l'État, coordonnés par lui, doivent rétablir entre la production et les besoins l'équilibre faussé par l'anarchie du régime actuel.

A peine la Révolution finissait-elle en Thermidor, que d'autres problèmes étaient traînés au Tribunal de Vendôme

avec Babeuf et ses compagnons ; à peine son dernier reflet, qui flottait encore sur la couleur de nos drapeaux, s'éteignait-il avec l'effondrement d'un Empire, commencé sur les marches de Saint-Roch, qu'à la pointe d'avant-garde de l'armée démocratique, des hommes se lèvent, que peut-être Robespierre eût fait guillotiner comme « exagérés » et conspirant contre la propriété. Et pourtant ce sont eux qui voient clair ; nul n'est moins démagogue que cet aristocrate : Saint-Simon, ou ce doux bourgeois : Fourier. Avec eux apparaissent les deux tâches du XIX^e siècle, qui tantôt se heurtent, tantôt se complètent, et que, bon gré, mal gré, l'histoire poursuit inlassablement : d'une part se rapprocher sans cesse davantage de l'idéal politique entrevu, durant les années fulgurantes de 1789 à 1794 ; en même temps, préparer le passage de cet idéal politique à ses conséquences sociales, supprimer la contradiction dangereuse, qui est à la base de toute démocratie purement politique, et d'où résulte une tentation constante pour la classe qui dispose de la souveraineté, de bouleverser sans cesse un ordre social, où elle juge ne pas avoir sa place.

Ou supprimer le salariat, et c'est le socialisme.

Ou supprimer la démocratie et c'est la conséquence logique, dont le fascisme a fourni la théorie et la pratique. En ce sens il a raison de s'opposer fondamentalement à la Révolution et de dresser l'Italie du Fascio en face de la France des Droits de l'Homme. Pierre Dominique a écrit là-dessus des pages excellentes. Bien aveugles ceux qui ne veulent voir là qu'un accès de fièvre passager et spécifiquement italien ; discernons, au contraire, la forme probable d'antagonismes imminents dans tous les pays.

***

Mais justement tout cela a été dit, pressenti, prédit par toute une suite d'écrivains français socialistes ou socialisants, pour lesquels, trop longtemps, le socialisme moderne, tout à son exclusivisme marxiste, a témoigné d'un injuste dédain.

Se réclamanat de la Révolution, mais la poursuivant, fondant le socialisme, mais un socialisme sorti d'elle, ils sont le lien historique, ils forment la chaîne entre elle et lui, ainsi que l'enseignait le dernier d'entre eux, le petit pâtre du Forez, ce Benoît Malon, fondateur de la *Revue socialiste*. C'est là, qu'un jour, gravissant les pentes de Montmartre, s'en vint frapper Jaurès, apportant à cet humble sanctuaire du socialisme français les incertitudes de son génie, mal à l'aise dans les conflits trop étroits de la Chambre de 1885.

Il y a là une magnifique histoire, une tradition vivante, fort mal connue de nos générations et bien plus encore des générations nouvelles, tradition française, où toujours le Socialisme apparaît comme l'achèvement de la Démocratie.

Et c'est justement, parce que ces écrivains ont fait découler leur socialisme de la tradition révolutionnaire française, autant et plus que de leurs théories économiques, qu'ils sont restés actuels. Leurs théories ? Ce qu'elles valent ? Ah ! bien d'autres, qui, à un moment déterminé de l'évolution des richesses, ont pu apparaître comme si solides, ne sont-elles pas dépassées par les événements nouveaux, débordées par les inattendus de la vie, tellement plus riche que toutes les théories. « Toute théorie n'est

que poussière, a dit Gœthe, et c'est un arbre verdoyant qui porte les fruits de la vie... » Tandis qu'une tradition, des événements vécus s'incorporent à la vie, ils sont la vie elle-même, celle de la Nation et celle des individus qui la composent ; ils déterminent une psychologie, une foi ; s'appuyer sur eux, c'est donner à sa propagande un incomparable élan.

Que reste-t-il de Saint-Simon ? Sinon une idée féconde d'organisation et de hiérarchie nouvelles, dont le grand capitalisme a su tirer d'ailleurs un bien autre usage que le socialisme.

Que reste-t-il de Fourier ? Sinon qu'il a été l'instigateur lointain et sans doute inconscient, au moins sous sa forme actuelle, du mouvement coopératif.

Et Proudhon, d'un si solide bon sens et que le souci de sa tâche critique a mis en garde contre l'utopie ? Bien plus que ses constructions sociales, bien plus que son « mutuellisme », dépassé par l'évolution économique, nous allons lui demander des directives d'action, des idées-forces et qui restent fécondes ; nous relisons *La Justice dans la Révolution et dans l'Église*, *De la capacité des classes ouvrières* ; nous pesons la valeur de sa « hiérarchie de l'atelier », si proche d'ailleurs de celle de Saint-Simon ; nous recueillons du vieil individualiste cette vérité que, bon gré, mal gré, il faut bien imposer à la démagogie, si on veut que le socialisme s'établisse un jour, à savoir qu'il n'est pas de production possible sans l'acceptation d'un ordre et d'une discipline.

Je n'ai rien lu et n'ai envie de rien lire des quelques pages où Blanqui a tracé les grandes lignes d'un système social assez pauvre. Mais la vie de Blanqui, ses procès, son

rôle pendant le siège, les numéros de *La Patrie en danger* éveillent toujours en moi une admiration renouvelée. Quel beau roman de l'énergie révolutionnaire, et qui relie par le fil ininterrompu de ses conspirations, de ses coups de main, de ses batailles, de ses souffrances et de ses prisons, et aussi par la ferveur de ses partisans, qui survécut à sa mort, tout un grand demi-siècle d'histoire politique française, échauffé par la flamme concentrée de ce petit homme fragile ! Je comprends que le vieux Ranc travaillât toujours sous la double image de Gambetta et de Blanqui ; la mort et l'histoire ont de ces conciliations, l'un poussait en avant et semait pour l'avenir, où l'autre rassurait et fondait.

***

Dans cette chaîne de penseurs et d'hommes d'action, qui relie la Révolution aux formes et aux préoccupations sociales actuelles de la démocratie, se détache à part, mais en plein relief, une ardente, curieuse et douloureuse figure : Lamennais.

Par son tempérament, c'est un doctrinaire ; son goût le portait aux vastes constructions, à une propagande méthodique de professeur et de prêtre, fondée sur un système bien coordonné. Les événements firent de lui un drapeau, un agitateur, l'avocat improvisé des accusés d'avril, puis un condamné lui-même, vitupérant ses juges. Quand tout ce tumulte fut apaisé, et que son pauvre cadavre reposa dans la fosse commune du Père-Lachaise, l'histoire dessina peu à peu la figure d'un homme, qui n'avait eu que le tort de devancer son époque et de vouloir presser Rome. Il avait

tenté cette réconciliation de l'Église et de la démocratie, qui, depuis, a été et demeure le but de très nobles esprits, qui n'ont dû affronter pour cela aucun tribunal, ni rompre avec l'Église, qui peuvent même se réclamer aujourd'hui, contre leurs adversaires, de condamnations récentes et retentissantes.

Cette réconciliation, elle fut, elle reste, l'un des problèmes les plus graves de la démocratie. Elle sera demain celui du socialisme. Qu'espérer, si à la lutte, déjà si difficile, contre les puissances d'argent, il faut ajouter le malentendu historique qui sépare une grande puissance spirituelle d'idées auxquelles il semblerait pourtant que rien de fondamental ne devrait l'empêcher d'apporter son appui ? Il a déjà pesé d'un poids assez lourd sur l'établissement de la République elle-même.

Aussi l'homme, dont le nom symbolise l'une des phases les plus aiguës et les plus dramatiques de ce malentendu, prend chaque jour une importance historique.

***

Constructeur, fondateur, épris de grands systèmes et de vastes synthèses, Lamennais le fut indiscutablement. Il le fut inlassablement.

Il le fut dans ses œuvres. Il le fut dans sa vie. Il le fut jusque dans l'administration de son domaine. Il a beaucoup bâti. Il a beaucoup planté : cinq mille hêtres et sapins, dit-on. Ils s'ajoutaient à ceux qui existaient avant lui, aux vieux chênes, aux quatre grands sapins derrière la maison, à la belle avenue profonde qui y conduisait, à tout cet appareil sylvestre où Maurice de Guérin contem-

plait les assauts des grands vents et la fuite des nuages. Pauvre Chênaie ! les frères Tharaud, dans une plaquette pleine de sensibilité pour la demeure, mais sans bienveillance pour son propriétaire exilé, assurent que là aussi on coupe les bois. Ils ajoutent que ce n'est pas par vandalisme, mais parce qu'ils sont vieux. Tout de même, il me semble qu'autrefois les forêts ne vieillissaient pas si vite.

Cinq mille hêtres et sapins ! J'aime ce trait de Lamennais : c'est dans les préoccupations de cette nature que l'être humain reflète ses goûts, ses sentiments profonds, ses affinités héréditaires, tout ce qui subsiste sous l'accident et parfois sous le drame de la vie. Cet enfant débile, d'une solide bourgeoisie malouine, plante et bâtit, comme les siens avaient fondé des comptoirs et construit des navires. Ce révolté a été hanté de rentrer dans un ordre. Ce n'est pas de sa faute si l'ordre qu'il avait rêvé s'est détourné de lui : force lui a bien été d'en chercher un autre ; d'autres ! Et qui ne l'ont pas non plus satisfait. Son âme farouche, d'une indiscutable sincérité, s'accommodait mal des servitudes, des complaisances sur lesquelles se fonde plus ou moins toute organisation de parti. Et je ne peux résister à citer ici ce portrait qu'a tracé George Sand ; c'est une des pages les mieux venues de ce qui est, à mon avis, son plus beau livre, car il est le récit de sa vie, et sa vie est son plus beau roman, plein d'amour, d'amitié, de compréhension pour les idées et pour les êtres.

« M. Lamennais, petit, maigre et souffreteux, n'avait qu'un faible souffle de vie dans la poitrine. Mais quel rayon dans sa tête !

« En ces premiers jours où je le vis, il arrivait à Paris, et,

malgré tant de vicissitudes passées, malgré plus d'un demi-siècle de douleurs, il redébutait dans le monde politique avec toutes les illusions d'un enfant sur l'avenir de la France.

« Mélange de dogmatisme absolu et de sensibilité impétueuse, Lamennais ne sortait jamais d'un monde exploré, par la porte de l'orgueil, du caprice ou de la curiosité. Non ! il en était chassé par un élan suprême de tendresse froissée, de pitié ardente, de charité indignée. Son cœur disait alors probablement à sa raison :

« — Tu as cru être là dans le vrai. Tu avais découvert ce sanctuaire, tu croyais y rester toujours. Tu ne pressentais rien au delà, tu avais fait ton siège, tiré les rideaux et fermé la porte. Tu étais sincère, et pour te fortifier dans ce que tu croyais bon et définitif, comme dans une citadelle, tu avais entassé sur ton seuil tous les arguments de ta science et de ta dialectique. Eh bien, tu t'étais trompée !

« Fuyons, ce lieu est maudit.....

« Et ils s'en allaient de compagnie, ce grand cœur et cette généreuse raison, qui se cédaient toujours l'un à l'autre. Ils construisaient ensemble une nouvelle église, belle, savante, étagée selon toutes les règles de la philosophie. Et c'était merveille de voir comment l'architecte inspiré faisait plier la lettre de ses anciennes croyances à l'esprit de sa nouvelle révélation. »

***

Que valent ces constructions successives, et qu'en reste-t-il ?

J'avoue que c'est ce qui me préoccupe le moins ; c'est l'animateur qui m'intéresse.

D'ailleurs, le principal de ses œuvres doctrinales, des grandes synthèses, où il s'efforce d'étreindre l'univers, est de l'ordre religieux et philosophique. Il nous échappe.

Notons seulement que depuis le *Génie du Christianisme*, aucun livre n'eut le retentissement de l'*Essai sur l'Indifférence*. Et pas seulement dans le monde religieux, mais chez les laïcs. Et pas seulement chez les laïcs, épris de controverses religieuses. Lamartine s'écrie que c'est « pensé comme M. de Maistre, écrit comme Rousseau, fort, élevé, pittoresque, concluant, neuf, enfin tout ». Victor Hugo loue la doctrine du penseur, « venu pour étonner la conscience des peuples et la sagesse des rois par un livre effrayant d'avenir ». Joseph de Maistre prétendit reconnaître dans l'ouvrage des preuves que l'auteur s'était inspiré de lui ; c'était tout dire ! Et son grand compatriote, l'autre malouin, le voisin de Combourg, lui adresse un billet, où il traite de puissance à puissance.

Ce ne fut pas l'éclat d'un jour. A la veille d'une chute, qui devait le précipiter de si haut, son biographe le plus récent et le plus complet, à qui tous les mennaisiens doivent une grande reconnaissance, M. Duine, a pu écrire que, Conseiller du Saint-Siège, orateur du Vatican en face de l'épiscopat, il exerçait une véritable dictature dans l'Église de France.

Disons dans l'Église tout court, car Lamennais ultramontain, champion de l'unité de l'Église, n'admettrait pas de compartiments sur la robe sans couture du Christ.

***

De même la campagne de l'*Avenir* se coordonne autour d'un ensemble cohérent et bien délimité d'idées. Elle fut admirable. Sous sa direction autoritaire et passionnée, grâce à lui, aux deux chers compagnons Montalembert et Lacordaire, un instant, l'actualité la plus diverse vint se ranger sous la doctrine du catholicisme. Au lendemain des journées de Juillet, dans ces années 1830, où tant d'espoirs battaient des ailes, on y bataillait pour la République en politique, et pour Victor Hugo en littérature. Lamartine et Vigny, qui ont laissé avec les Bourbons leur fidélité d'anciens gardes du corps et qui viennent à la République, libres et lumineux, donnent au journal des poèmes, passés depuis dans les anthologies. Vers lui convergent les espoirs de toute une jeunesse. Lamartine, qui s'était éloigné de la théocratie de Lamennais, mais que son évolution libérale attirait, subissait son influence dans sa « *Politique rationnelle* ». Balzac, Michelet, Quinet étaient loués, soutenus, encouragés. Lamennais et ses compagnons, qui avaient senti profondément que le catholicisme était perdu, s'il se détachait des revendications de la conscience populaire, ne sentaient pas moins qu'il le serait également, si les puissances de l'esprit s'en détournaient.

Jamais tentative, à la fois plus généreuse et plus systématique, ne fut tentée pour résoudre un problème, qui reste encore ouvert.

Il faut relire dans le beau livre de M. Duine le récit poignant des luttes entreprises et le déchaînement des

fureurs. Le gouvernement du « juste milieu », le parti central, à toutes les époques du régime parlementaire point de rencontre des égoïsmes, s'indignait par la voix de Casimir Périer de ce que l'*Avenir* allait « donner pour base aux révolutions nouvelles l'alliance du catholicisme ultramontain avec l'opinion libérale exaltée ». Un appel aux évêques de France, publié le 25 novembre 1830, et un article sur l'oppression des catholiques, valurent à Lamennais et à Lacordaire d'être poursuivis pour « excitation à la haine et au mépris du pouvoir ». On vit deux soutanes sur les bancs de la Cour d'Assises. Ils furent acquittés. Condamnés, ce n'eût pas été plus grave ; en France, les condamnations pour délit d'opinion n'ont jamais rien arrêté.

Ce qui était grave, c'est ce qui se passait à Rome. A partir de l'élection de Grégoire XVI, la lutte antimennaisienne, enhardie par les rumeurs qui venaient d'Italie, devint implacable.

Au commencement d'octobre 1831, le journal était condamné à mort, l'argent manquait et les courages chancelaient. Le 15 novembre 1831, à la chute des feuilles, Lamennais annonçait la suspension de l'*Avenir* jusqu'au jugement du pape sur l'œuvre entreprise, et le prochain départ pour Rome des « pèlerins de Dieu et de la Liberté ».

On sait la suite et comment deux encycliques, l'Encyclique *Mirari vos* et l'Encyclique *Singulari nos*, vinrent interrompre, pour bien des années, une tentative, dont la réussite eût sans doute donné à notre histoire politique une orientation différente et aux réalisations de la démocratie un rythme moins heurté.

***

Quand la condamnation, qui ravagea sa vie, fut intervenue, il céda encore à son penchant, et l'*Esquisse d'une philosophie* fut sa tentative de reconstruction. Dès lors la conception d'une démocratie spiritualiste a pris dans son système la place exacte qu'y avaient tenue l'Église et sa hiérarchie. Sans qu'elle mérite les sarcasmes de Proudhon, ce n'est évidemment pas par cette nouvelle synthèse qu'il a séduit le peuple et qu'il s'est classé d'emblée parmi les têtes du parti républicain, une tête mieux faite que celle de la plupart des militants romantiques, qui devinrent ses compagnons de lutte. Mais, les cris de son grand cœur, si farouche et si tendre, et désormais déchiré, avaient pris tout naturellement le rythme haché, passionné, rapide, tel que les *Paroles d'un Croyant* et *Une voix de prison* nous en fournissent l'exemple le plus typique, ou encore son *Hymne à la Pologne*, si directement inspiré de Mickiewicz. Et c'est par là qu'il conquit sa popularité dans les troupes d'assaut.

Ce n'est évidemment pas là le plus solide. Au contraire, deux ouvrages, *Le Livre du peuple* et *Du passé et de l'Avenir du Peuple* (Proudhon disait : « De la capacité des classes ouvrières ») participent des deux conceptions : le pamphlet est vigoureux et la doctrine solide. Ils renferment, à mon avis, ce qu'il y a eu de plus clair dans la pensée mennaisienne, au terme de son évolution vers une démocratie, qui reste toujours spiritualiste et chrétienne, mais d'où la théologie disparaît.

En voici quelques traits :

***

D'abord, la vieille idée, idée de bons sens, vieille comme le monde, et toujours actuelle, sans doute si malaisée, puisque tant d'inutiles Cassandres se sont efforcés d'enfoncer ce clou dans des cerveaux rebelles et dans des cœurs durs : faire à temps les révolutions inévitables.

Les révolutions brutales représentent dans l'effort humain une telle destruction de forces matérielles ou morales, un tel ébranlement des pauvres constructions, où nous tâchons d'abriter notre vie précaire, qu'il faut avoir une mentalité d'anthropoïde pour les souhaiter. Et pourtant ! Bien peu de changements profonds se sont accomplis sans elles. Mais toujours des âmes comme celle de Lamennais se dresseront, qui ne voudront pas subir cette fatalité, se résigner à cette défaite de l'intelligence : *Vox clamantis in deserto.*

Là-dessus continuité parfaite de l'œuvre de Lamennais ; le condamné de 1830 rejoint l'auteur de l'*Essai* de 1817. A l'aurore de la monarchie revenue, avec d'autres catholiques et légitimistes comme lui, à commencer par le grand voisin de Combourg, — et Balzac a traduit cet état d'esprit dans une page bien curieuse de *La duchesse de Langeais*, — il proclamait la nécessité, quand une révolution est inévitable, « de la faire soi-même, afin de la diriger » ; « le vrai danger en politique n'est pas de céder à la nécessité mais d'y résister ». Et paraphrasant la parole des Écritures qu'on ne met pas le vin nouveau dans les vieilles outres, il invitait à ne pas craindre d'abandonner les choses frappées de mort, qui voulaient survivre.

La monarchie légitime n'entendit pas. Ne lui jetons pas

The King's Libra

trop la pierre ! Bien d'autres qui se réclament de la République n'entendent pas davantage.

Mais Lamennais ne se lassa pas. Comme Lamartine, comme Vigny, libéré de sa fidélité monarchique par la chute de la monarchie légitime, bien avant sa rupture avec Rome, il alla à la République. Il n'acceptait pas le compromis censitaire de la monarchie bourgeoise, issue d'une révolution et qui l'a confisquée au profit des égoïsmes qu'elle incarne. Il fit de la revendication du droit du suffrage la base de toute sa politique.

Ceci se relie à cela. Le suffrage universel n'est-ce pas là l'instrument efficace des révolutions pacifiques ? Je me souviens comme le vieux Guesde, sur la fin de sa vie, raillait cruellement la prétention bolcheviste de donner des leçons de révolution à des pays où il suffit de conquérir le suffrage universel pour la faire.

Avec Lamartine, grâce à un prestige, d'autant plus grand qu'ils venaient d'un tout autre côté, on peut dire que par leur opposition très ferme à la monarchie censitaire, par leur claire vision que, seule, une démocratie véritable pouvait se substituer à un principe héréditaire, qui ne souffre pas de transaction ni de compromission, ils furent les précurseurs les plus actifs de 1848. Pour ses débuts, le suffrage universel fut juste, il envoya l'un au gouvernement et l'autre sur les bancs de la Montagne.

***

De la Montagne ?

Jusqu'ici, rien dans les idées de Lamennais, qui justifie cette géographie : faire à temps les révolutions inévi-

tables, le suffrage universel instrument des révolutions pacifiques, etc., rien là-dedans qui ne soit aujourd'hui centre-gauche, orthodoxe et modéré.

Oui, mais il y a la manière et l'époque. Lamennais était pour la République, sur un ton et dans un temps où cela conduisait en Cour d'Assises.

Et dans ce temps-là — rien ne mesure mieux la régression de l'idée républicaine depuis sa formation — pas un républicain qui éludât le problème social, pas un démocrate qui n'envisageât les conséquences sociales de la démocratie. Il a fallu la grande peur qui suivit la répression de la Commune et l'impuissance des partis monarchiques, divisés entre eux et paralysés par la noble intransigeance du comte de Chambord, à lui donner une expression politique, pour que M. Thiers pût inventer la République conservatrice, et rallier une majorité autour d'une conception républicaine, vidée de son contenu social, réduite à une forme de gouvernement et d'administration.

Lamennais a marqué très fortement que le droit de suffrage politique ne suffit pas. Il n'est qu'un moyen pour conquérir la propriété, car c'est elle, qui est la condition matérielle de la liberté, qui « la transporte de l'ordre abstrait du droit dans l'ordre des réalités effectives ». « Les détenteurs du pouvoir politique, n'ayant pu avoir, en s'en réservant l'exclusive possession, d'autre motif que d'en user pour leur intérêt, tel qu'ils le conçoivent faussement, sottement, leurs lois, dirigées vers cette fin, opposeront toujours un insurmontable obstacle à la réalisation de la condition matérielle de la liberté au profit des classes maintenant asservies et tendront, au contraire, à concentrer de plus en plus la richesse produite dans les mains des privilégiés.

« Prolétaires, hommes du peuple, unissez-vous donc pour conquérir d'abord le complément de vos droits personnels, le droit politique qu'on vous refuse, parce qu'on sait qu'avec celui-là vous seriez bientôt en possession des autres ; parce que, participant à la confection de la loi, la loi ne serait plus exclusivement faite en faveur du petit nombre, au détriment de tout le reste. »

« ...C'est donc vous qui reproduisez journellement la richesse dont bientôt sans cela on chercherait en vain quelque trace. La vraie cause du mal est donc beaucoup moins dans la mauvaise distribution de la richesse déjà produite, que dans la répartition vicieuse de la richesse reproduite journellement. Or, cette répartition vicieuse, progressivement améliorée, deviendra de plus en plus équitable, sitôt qu'ayant conquis la pleine jouissance de vos droits personnels et de vos droits politiques, vous concourrez, avec un esprit de sagesse et de justice à la confection de la loi. Car alors ce ne sera plus le travail qui dépendra de la propriété, mais la propriété qui selon l'ordre naturel des choses, dépendra du travail ; et c'est pourquoi nous avons dit : « Le travail affranchi, maître de soi, seroit « maître du monde. »

« ...Ainsi la faim place le prolétaire dans la dépendance absolue du capitaliste. Pour lui, nulle garantie de liberté individuelle, nulle défense possible de ses intérêts contre l'injustice et l'oppression ; nul moyen de transmettre à sa femme et à ses enfants souvent même un faible débris du modique pécule acquis à la sueur de son front ; et, lorsque les infirmités, la vieillesse ont usé ses forces, pas un pauvre petit coin de terre au soleil où on le laisse expirer en paix. Implore-t-il de la charité du passant un peu de pain : la

prison ; épuisé de besoin, s'assied-il le soir près de la borne : la prison.

« Si le Christ eût vécu parmi nous, un sergent de ville l'auroit profané de son ignoble attouchement, et un juge l'auroit fait écrouer pour vagabondage : car le Fils de l'homme n'avoit pas une pierre pour y reposer sa tête. »

Mais arrivé là Lamennais tourne court.

De formation philosophique, et pas du tout économique, il ne discerne pas dans les phénomènes actuels le déroulement du processus capitaliste. Lamartine, poète, fut plus clairvoyant dans ses étonnants discours sur les chemins de fer et sur les banques.

De là sa diatribe contre ceux qui s'attaquent à la propriété individuelle, dont Proudhon lui a tant voulu. Cette propriété, dont Lamennais fait justement le fondement de la liberté, il n'aperçoit pas qu'une concentration qui commence, et dont il constate pourtant qu'elle a déjà dépouillé l'ouvrier, ne peut plus la restituer que sous forme collective.

Mais Proudhon lui-même, si âpre et si robuste dans sa partie critique, si fécond quand il prévoit la puissance d'association et d'organisation de la classe ouvrière, et que les dirigeants de la Confédération générale du Travail peuvent justement saluer comme leur maître ? Son « mutuellisme » est bien disproportionné avec le problème à résoudre. Evidemment, c'est là où le marxisme prend son avantage, par là que s'explique, sans le justifier, le dédain dans lequel furent tenus les premiers théoriciens du socialisme français, lorsqu'au lendemain de la Commune, par réaction contre les déviations qu'avait entraîné leur idéalisme, le rude éducateur que fut Guesde donna au

socialisme reconstitué une marque, qui subsiste encore. Jaurès vint, qui rétablit la synthèse.

***

Au contraire sur la question de la patrie, de l'internationalisme et de la paix, Lamennais va jusqu'au bout, et sa doctrine n'a jamais été plus actuelle.

Nul n'a mieux senti que Lamennais, ni mieux parlé de la revendication des nationalités, en un temps où, sauf Proudhon, elle était universellement sentie et défendue par tous les penseurs et les partis de gauche. Quoi qu'on en veuille, elle domine le siècle. Quelle étrange erreur que celle commise par tels pacifistes, qui la maudissent, pour les guerres qu'elle a déchaînées ! Comme si une organisation de paix durable eût jamais été possible sans la libération préalable des peuples soumis à des oppressions étrangères. Comme si les États, qui ne peuvent entrer dans une organisation de cette nature que libres et égaux entre eux, n'avaient pas dû d'abord prendre conscience, fût-ce en s'opposant de leur souveraineté nationale. Comme si l'Internationale ne supposait pas d'abord la Nation. Singuliers pacifistes, ceux dont les regrets rejoignent la Sainte-Alliance !

Lamennais, lui, ne s'y trompa pas. Et comme il allait toujours jusqu'au bout de l'idée, comme son âme était véhémente, on peut dire qu'il n'a pas cessé de hurler de douleur pour toutes les Nations orpprimées, pour la Pologne dépecée, pour l'Irlande asservie, pour l'Italie morcelée et sujette. Il eût eu tous les droits de figurer au pied du monu-

ment que le génie de Bourdelle vient d'élever à Mickiewicz, et qui dépasse Mickiewicz et la Pologne elle-même, car il est comme le symbole de bronze de tous ceux qui ont lutté pour la libération des peuples.

D'ailleurs les cours étrangères savaient qu'il était pour elles un adversaire redoutable. Les sollicitations, peut-être les menaces de leurs ambassadeurs ne doivent pas être exclues des mobiles qui, après de longues hésitations, entraînèrent la condamnation de Rome. L'ambassadeur du tzar auprès du Saint-Siège ne lui avait pas pardonné l'*Hymne à la Pologne* et tant d'autres pages de ses écrits, de ses plaidoyers, de ses discours.

M. Duine rapporte un propos de Grégoire XV à un Anglais : « M. de Lamennais avait conçu un système colossal pour la défense du catholicisme, mais les puissances du Nord en ont été jalouses, et j'ai été obligé de le condamner. »

A-t-il été tenu ? De pareilles confidences ne sont guère dans les habitudes du Vatican. Il n'en est pas moins vrai que les ambassadeurs des puissances, qui tenaient sous le joug les nationalités, pour lesquelles Lamennais élevait une protestation aussi continue qu'éloquente, aidés par l'ambassadeur de France, au gouvernement duquel la campagne de l'*Avenir* portait des coups d'autant plus rudes qu'ils tendaient à resserrer les deux branches de l'opposition, catholiques et démocrates, ouvriers et clergé, témoignèrent d'une activité suspecte durant le long séjour à Rome, où Lamennais, Lacordaire et Montalembert tentèrent désespérément de sauver leur œuvre. Le bras séculier fut pour le moins aussi brutal, et certainement plus pressé, que la condamnation spirituelle.

***

Vibrant pour toutes les patries opprimées, il avait trop de logique dans l'esprit et de rectitude dans le cœur pour tomber dans l'erreur inhumaine de ceux qui ne sacrifient que la leur. Et puis, il aimait bien trop ses arbres et sa maison ; quand on a planté cinq mille hêtres et sapins, on sent sous ses pieds le sol de son pays.

Ecoutez-le plutôt :

« La Patrie, c'est la commune mère, l'unité dans laquelle se pénètrent et se confondent les individus isolés, c'est le nom sacré qui exprime la fusion volontaire de tous les intérêts en un seul intérêt, de toutes les vies en une seule vie perpétuellement durable. »

« A la Patrie donc tout ce que vous êtes et tout ce que vous avez, votre cœur, vos bras, vos veilles, et vos biens et votre vie. Qui hésite à mourir pour elle, celui-là est infâme à jamais. »

Mais, rien de moins réactionnaire, rien de moins chauvin, que le patriotisme de Lamennais. Le même lien qu'il établit, comme tous les républicains d'alors, entre la liberté et la propriété, il le maintient dans les rapports du citoyen et de la Patrie, c'est l'idée centrale de sa conception républicaine ; c'est par là qu'elle est socialisante, par là qu'elle conduit au socialisme, quoi qu'il en veuille.

Tous ont droit à la Patrie, et c'est pour cela qu'elle n'a vraiment existé, ou du moins qu'elle n'a été sentie par tous, que le jour où la Révolution fut passée par là, ouvrant à tous, sinon l'égalité des situations, du moins l'égalité des droits.

« Votre premier devoir envers la Patrie est donc de travailler, avec un zèle qui jamais ne se lasse, à établir dans son entière intégrité le grand et salutaire principe de l'égalité absolue des droits, d'où émanent toutes les libertés publiques et privées, de combattre sans relâche le privilège jusqu'à ce que vous l'ayez complètement vaincu.

« Souffrir qu'on porte atteinte à la seule légitime souveraineté, celle du peuple, que l'on en suspende l'exercice, que la domination se substitue à l'association libre, se courber devant un maître, c'est trahir la sainte cause du droit et de l'humanité, c'est renier le nom même de la patrie. »

Et goûtez ce trait final, il est admirable dans sa brutalité : « L'étable, où dorment et mangent les bêtes de service, n'est pas la Patrie. »

Mais la Révolution a évolué en se poursuivant. En opposition à l'Europe coalisée, elle avait proclamé la fraternité des peuples, plus qu'elle ne l'avait pratiquée, ou, du moins, c'était la force de ses armes qui faisait la démonstration. Avertis du danger par l'expérience napoléonienne, ceux qui poursuivent l'extension du mouvement révolutionnaire, de 1830 à 1848, le décantent de tout impérialisme ; la fraternité des peuples s'exprime désormais autrement que par le message des bataillons vainqueurs ; les mouvements nationaux, aidés par la Révolution, puis dressés contre l'Empire, et qui retrouvent contre lui cette force morale, qui avait fait ses premiers succès ont pris conscience de leur autonomie. La base de toute organisation internationale est maintenant constituée.

« Le patriotisme exclusif, qui n'est que l'égoïsme des

peuples, n'a pas de moins fatales conséquences que l'égoïsme individuel : il isole, il divise les habitants des pays divers, les excite à se nuire au lieu de s'aider ; il est le père de ce monstre horrible et sanglant qu'on appelle la guerre.

« Chaque peuple doit aux autres peuples justice et charité ; il doit respecter leurs droits et au besoin leur prêter secours, soit pour les défendre si on les attaque, soit pour les reconquérir s'il sont été dépouillés. Leurs destinées sont solidaires. Le peuple qui souffre près de soi l'oppression d'un autre peuple creuse la fosse où s'ensevelira sa propre liberté.

« Employez donc tous vos efforts pour unir toujours plus les nations entre elles, pour détruire peu à peu les préjugés qui maintiennent leur séparation. Chacune d'elles, suivant son génie, le lieu, le climat qu'elle habite, a sa fonction particulière que la Providence lui assigne pour le perfectionnement progressif de l'humanité. Loin de lui créer des entraves, toutes la doivent seconder, car elles travaillent pour toutes en travaillant pour soi. Aucune ne saurait se suffire ; elles subsistent et se développent par l'assistance qu'elles se prêtent mutuellement. Il n'est pas vrai, comme le répètent ceux qui les trompent pour les asservir, qu'elles aient des intérêts opposés ; ils ne le sont qu'accidentellement, par une suite du désordre apporté dans leurs relations naturelles. »

Égalité des droits, étroite solidarité, secours réciproque ? Qu'est-ce que cela ? sinon déjà le Pacte de la Société des Nations.

* * *

Puis Lamennais analyse avec une rare pénétration les causes profondes des guerres.

Guerres de conquête, « funestes aux vainqueurs comme aux vaincus. »

Guerres de succession, « conséquence du droit monstrueux qui fait d'un pays, d'un peuple, la propriété d'une famille, la possession héréditaire ». Elles doivent disparaître avec le droit monarchique qui les engendre.

Celles-ci disparues, l'économie moderne en suscite d'autres, et ici Lamennais va très loin dans ses prévisions :

« Des entraves apportées aux communications des peuples entre eux, à l'expansion de l'industrie et aux lois naturelles qui tendent à établir partout l'équilibre entre la production et les besoins, non d'une nation, mais de toutes les nations, de ces entraves arbitraires, dont le fisc profite seul aux dépens de la prospérité publique, naissent les guerres commerciales, si fréquentes dans les temps modernes. Elles n'auront plus de causes possibles quand la parfaite liberté de commerce aura couronné les autres libertés. »

Et l'arbitrage international couronne tout le système :

« Les développements futurs de la civilisation permettront d'établir un jour entre les nations des tribunaux avec sanction suffisante, comme il en existe entre les individus, et la guerre inspirera dès lors la même horreur que tout autre genre de meurtre. »

Notons qu'ici il n'y a pas de contradiction, entre le Lamennais d'avant et d'après la rupture, entre le Lamennais de l'*Essai* et celui des *Paroles*, le démocrate rejoint l'ultramontain. C'est étrange ? Non, c'est logique. Dans tout catholique, gardant le sens de l'universalité, il y a une recrue possible pour la grande tâche de réconciliation des peuples, que l'étendue de la guerre d'hier, l'effroyable

catastrophe que serait la guerre de demain, ne nous permettent pas de différer très longtemps. Peut-être dans l'attitude prise par le Vatican, à l'égard de l'Action française, faut-il voir autre chose qu'un incident passager de politique intérieure. De même que dans la consécration des évêques chinois, pas hardi dans l'assimilation des races, il y a là l'ébauche d'une politique mondiale, qui pourrait bien ménager des surprises aux partis de gauche, s'ils ne se saisissaient pas vigoureusement du problème de la paix : je veux dire de l'*organisation de la paix* et de la prévision des conflits qui peuvent la déchirer.

***

Il n'est pas jusqu'à l'armée nationale qui n'ait pris sa place dans les prévisions de Lamennais, dont la conception très moderne, très actuelle de la Patrie et de l'Internationale et des rapports de la Patrie et de l'Internationale, se trouve ainsi parfaitement au point.

Quiconque, en effet, pénétré des réalités présentes, pressenties par Lamennais, sent la double nécessité de sauvegarder la Patrie contre toutes les attaques qui restent possibles, et de sauvegarder l'espoir d'une organisation internationale où celle-ci doit se fondre en maintenant son autonomie, sa physionomie et ses traditions, est amené à se préoccuper de la forme de l'armée, des conceptions qui doivent l'animer, du but assigné à son existence. L'organisation d'une force militaire défensive apparaît ainsi comme un aspect essentiel du problème de la paix.

Sans entrer dans le détail, Lamennais n'y a pas manqué. Bien avant que la question vienne à l'ordre du

jour des préoccupations républicaines, après le coup d'État de 1852, Lamennais préconise contre l'armée de métier, contre l'armée mercenaire, l'armée citoyenne, l'armée de la Nation, armée pour sa défense ou pour l'indépendance des autres.

***

Les deux ouvrages sont écrits avec un soin extrême. La pureté de la langue, la limpidité des images, la sobriété de l'expression et l'enchaînement rigoureux des idées, autant que la large tendresse humaine qui les pénètre, en font, à mon avis, la partie la plus solide de l'œuvre de Lamennais, la moins touchée par le cours inévitable du temps.

Pourtant, ce furent les *Paroles d'un Croyant* qui lui ouvrirent toutes grandes les portes d'une popularité assez tapageuse. Pour d'autres raisons et dans des milieux bien différents, ce petit livre, sorte de pamphlet biblique, eut un retentissement analogue aux œuvres qui avaient fait sa célébrité dans le monde religieux.

Dans la plaquette, d'ailleurs pleine de talent, dont je parlais tout à l'heure, les frères Tharaud ont eu beau jeu pour railler cruellement tel passage des *Paroles d'un Croyant*. Sans doute la flamme en est un peu ardente pour notre goût désabusé. J'accorde d'ailleurs qu'ils ont bien choisi ; certaine marmite pleine d'un sang rouge et écumeux n'est tolérable que dans Shakespeare.

Mon ami, M. Paul Souday, ne fut guère plus tendre lors d'une commémoration célébrée par la « Société des Amis de Lamennais ». Il voulut relire, dit-il, les *Paroles d'un*

Croyant. Il n'y retrouva rien des impressions de sa jeunesse.

Qui a tort ? Lamennais ? Ou notre jeunesse disparue ?

Dans tous les cas, ses contemporains en jugèrent autrement. Ou, plutôt, ils ne firent pas de critique littéraire. Ils ne sentirent que la flamme qui montait très haut.

Pour nous qui les relisons, afin d'y chercher un moment de la démocratie, si quelque outrance nous choque, n'oublions pas l'époque et son style. N'oublions pas l'homme et les heures abominables qu'il a traversées. Il faut l'incroyable sérénité d'un Renan pour résister à cette aventure. Encore Renan n'avait-il été qu'au séminaire... Lui, durant des années, avait dit sa messe, confessé, donné la communion, et à quels fidèles ! Maurice de Guérin, Lacordaire, Gerbet. On l'avait surnommé « le Bossuet breton ». On avait rêvé qu'un jour la pourpre cardinalice couvrirait les frêles épaules courbées. Il ne se sentit jamais tout à fait à l'aise sous la redingote de gros drap, qui lui battait les talons. A ce prêtre exaspéré et douloureux, l'invective était un langage naturel.

La douleur de sa rupture avec l'Église se doublait d'une autre, celle avec son frère, l'abbé Jean, celui qui, tour à tour, avait été l'aîné, l'éducateur et l'initiateur à la vie religieuse, puis le servant respectueux du petit frère, grandi par son génie. L'abbé Jean ne fut pas même effleuré par la révolte de son frère ; il demeura dans l'Église, y devint fondateur d'ordre. Quel déchirement entre ces deux frères, séparés désormais par l'abîme de leur foi ! Ils s'aimèrent toujours, mais ils ne se revirent plus, ou presque plus. Et pour ne pas habiter seul leur maison commune, Lamen-

nais s'infligea la douleur de ne plus revenir à cette Chênaie où s'étaient écoulées ses années heureuses.

Il faut avoir aimé une vieille demeure familiale, puis en avoir été exilé par les circonstances de la vie, pour comprendre le mal, qui ne cessa de ronger le cœur de Lamennais. Dans son humble logis parisien, à tout visiteur qui venait de Bretagne, il demandait d'abord : « Les arbres de la Chênaie sont-ils toujours aussi beaux ? »

Ces ruptures, ces exils, ce brusque changement d'une vie sacerdotale, ne disposent pas au parfait équilibre de la forme, expression de la sérénité de l'esprit. Et s'il advient en même temps, qu'on écrit à une époque, où le romantisme incline à l'outrance du langage, rien d'étonnant à ce que le style ne soit pas celui d'un Bossuet, déroulant ses périodes et sa pensée dans l'unité de l'Église et de la monarchie.

Pourtant, les fautes de goût sont rares. Sainte-Beuve qui, je pense, s'y connaissait, disait des *Paroles d'un Croyant* qu'à s'en tenir à la forme, quelqu'un de Port-Royal aurait pu écrire en cette manière et peindre avec ces images. M. Duine note que Lamennais cherche la nouveauté et l'originalité à la manière classique, simplement dans des alliances de mots, qui donnent du relief et de la vie à des termes familiers. Tous ses contemporains nous ont attesté qu'il avait le goût de l'ordonnance jusque dans les conversations familières, séparant les parties du discours, classant les arguments, épuisant l'un avant de passer à l'autre, argumentant enfin suivant toutes les règles d'une bonne logique, telle qu'on l'enseignait au collège de Saint-Malo et dans les séminaires, tandis que régnaient à Paris les beaux débordements du romantisme.

***

Romantique ? Il l'est si peu.

Parmi tant de cris de révolte ou désespérés, les siens rendent un son plus sincère, et qui continuent d'émouvoir après avoir tant ému. C'est qu'une âme vraiment déchirée les a poussés, et qui ne gémissait, ni d'un caprice de femme, ni de l'incertitude de la destinée, mais du juste sentiment des plus dures réalités sociales : *Misereor super turbam.*

C'est d'ordre et de discipline qu'il est assoiffé, d'ordre spirituel, de discipline morale, les seuls qui vaillent, et qui fondent pour l'avenir ; la contrainte extérieure, la dictature de la force ne sont jamais qu'un expédient passager ; l'ordre vrai, c'est une doctrine qui est acceptée ; la vraie discipline, c'est une discipline qui est consentie.

Et d'ailleurs, tant de romantiques n'étaient-ils pas semblables ? L'inquiétude des enfants du siècle, c'est la détresse de l'esprit, devant un ordre aboli, tandis que l'ordre nouveau n'existe pas encore, malaise d'une démocratie qui se cherche, parce qu'elle ne s'est pas achevée en socialisme.

Cet ordre, cette discipline, pour Lamennais, ce fut d'abord, ce fut longtemps l'Église catholique.

Ce n'est pas sa faute si l'Église, qu'il voulut rajeunir, vivifier, en y incorporant les aspirations démocratiques des peuples, le rejeta. Lacordaire et Montalembert l'avaient rêvé avec lui, et toute cette ardente jeunesse, éprise d'amitié, de méditation et de prière, qui fit des grands bois de la Chênaie un des lieux du monde où la palpitation spirituelle fut la plus émouvante.

Ses compagnons se soumirent. Le refus de Lamennais le jeta à l'opposition violente contre les pouvoirs établis, les puissances sociales, le bras séculier ; il accusait l'Église de l'avoir préféré à son rayonnement sur les âmes, à la confiance de ces peuples en mal d'émancipation, prolétaires exploités, nations opprimées, dont il avait prétendu augmenter le troupeau du Christ.

Mais, au fond de lui-même, longtemps, jusqu'à ce que les luttes se fussent tellement exaspérées qu'il finit par être jeté au delà de ce qu'il s'était lui-même assigné, il poursuivit son dessein. Même après les *Paroles d'un Croyant*, il s'entêtait encore : « Je n'ai point rompu avec l'Église, je n'ai point imité Luther, et je ne l'imiterai point, persuadé que je suis que les schismes ne font que du mal. » Voir seulement dans Lamennais une soutane rageuse, qui se déchire avec tapage, c'est diminuer singulièrement la grandeur dramatique et l'intérêt philosophique de son évolution.

Et sans doute était-ce là ce dont les républicains se souciaient le moins ; il n'y eut pas que Proudhon à critiquer tout ce qui subsistait de catholicisme dans l'*Esquisse d'une Philosophie*. Mais la véhémence des *Paroles* plut à leur passion ; les persécutions qu'il subit le firent adopter ; les ouvriers, qui composaient le petit livre, « bondissaient de joie en plaçant une lettre après l'autre » ; je voudrais que ceux qui critiquent si sévèrement le style puissent manier cette première édition, que je garde précieusement dans ma bibliothèque, et qui porte le vêtement et comme le frémissement de l'époque. Il n'est pas jusqu'à un vieux refrain, qui traînait encore dans le quartier Latin de ma jeunesse, qui ne témoigne de ce que fut l'enthousiasme des étudiants pour l'emprisonné de Sainte-Pélagie.

Cette popularité ne le grisa jamais. Nul ne fut moins complaisant à la démagogie, cette plaie des démocraties.

On lui en voulut. Il vieillit isolé. Les partis n'aiment pas qu'on leur dise la vérité.

Lamennais la dit toujours ; aucune rupture ne put l'arrêter. Il en avait connu une autre, tellement plus tragique !

***

C'est qu'aussi bien, il avait en lui une vie intérieure, où il pouvait toujours se replier, comme dans un sanctuaire inviolé ; le souvenir d'un temps, où il avait été aimé par des êtres choisis. Ce chœur tumultueux des ouvriers et des étudiants en remplaçait un autre, plus discret, dont il gardait la nostalgie : celui de ses disciples de la Chênaie, de ses compagnons de l'*Avenir*.

Sous des formes diverses, sur des milieux si opposés, ce qu'il y a de permanent dans l'action de Lamennais, c'est l'influence qu'il exerça, l'étrange fascination que subirent tous ceux qui l'approchèrent. M. Zyromski, qui l'étudie, à travers Maurice de Guérin, sur qui elle fut indéniable, — quoi qu'en aient écrit les frères Tharaud, après François du Breil de Marzan, — dit avec beaucoup de pénétration que cette influence tenait à son âme contrastée, qui enveloppait de sa flamme un esprit rectiligne et passionné d'excellence. Le mélange de cette logique et de cette ardeur donnait à sa parole, avec un accent de conquête, une force prodigieuse de retentissement.

J'avoue que c'est par ceux-là, qu'avait brûlés sa flamme, que je suis d'abord venu à Lamennais, de même qu'on

entrait à la Chênaie par l'avenue des beaux arbres, qu'on ne reverra plus. J'ai passé une partie de ma jeunesse près des lieux où s'est déroulée cette histoire ; mes compagnons de jeux et d'études portaient les noms de quelques-uns de ceux qui s'étaient promenés sous ces ombrages. La Chênaie, Maurice de Guérin, le Val de l'Arguenon, le beau drame d'amour, qui s'était joué autour du lit de mort de Marie de la Morvonnais, enflammaient nos imaginations. La noble tentative de Lacordaire et des jeunes gens de l'*Avenir* faisait battre nos cœurs.

Quand un homme a suscité autour de lui ces attachements, ces ferveurs, il serait bien étonnant que quelque chose en lui ne les ait pas justifiés.

Si des disciples on passe au maître, si on se donne la peine de pénétrer son œuvre, en faisant la part du style, de l'époque, des accidents de sa vie, en voulant bien considérer que les doctrines passées et dépassées par les transformations de leur objet, valent moins par elles-mêmes que par les mouvements qu'elles ont provoqués, par l'évolution de la pensée qu'elles ont entraînée, on sort plein d'admiration pour la consistance, la continuité et les résultats de la vie militante et pensante de ce prêtre démocrate.

***

Cette influence, elle n'a pas cessé de s'exercer. J'aperçois à Lamennais toute une descendance spirituelle. Certes, je ne voudrais compromettre personne, pas même contrister de très nobles esprits, dont je suis les efforts avec sympathie, car, de leur succès ou de leur échec, au sein de

l'Église, dépend une orientation nouvelle de nos luttes politiques. Pour eux, sans doute, Lamennais est toujours celui dont deux Encycliques ont condamné la tentative, et qui ne s'est pas soumis.

Mais depuis ?

Depuis, il y a eu Léon XIII et une autre Encyclique.

Il y a eu Marc Sangnier, le Sillon, les abbés démocrates. Il y a eu Bierville ; les tentes sont dressées pour des rencontres internationales, où démocrates chrétiens et Ferdinand Buisson confèrent de la paix et du droit des peuples, sous la bénédiction de prélats catholiques.

Et le Vatican ?

Il se tait, ou s'il parle ce n'est plus de ce côté que tombent les condamnations.

« Lorsque, après les fatigues de la journée, le laboureur voit le soir venir, il rentre en paix dans sa chaumière, songeant à la moisson cachée dans les guérets, que les nuées humecteront de leurs tièdes ondées, que le soleil mûrira : car il sait que la nuit ne sera point éternelle. » Si, quelque part, l'âme enfin apaisée de Lamennais contemple ces choses et ces rapprochements, convenons qu'elle a quelque droit de s'en réjouir, comme d'une victoire tardive et d'une justice trop longtemps différée.

J. Paul-Boncour.

LAMENNAIS THÉOCRATE

Conditions religieuses de l'unité sociale

Une des plus dangereuses folies de notre siècle est de s'imaginer que l'on constitue un État, ou qu'on forme une société, du jour au lendemain, comme on élève une manufacture. On ne fait point les sociétés ; la nature et le temps les font de concert ; et voilà pourquoi il est si difficile qu'elles renaissent, lorsque l'homme les a détruites la même action qui a détruit s'opposant à l'action réparatrice du temps et de la nature. On veut tout créer instantanément, tout créer d'imagination et fondre, en quelque sorte, la société d'un seul jet, d'après un modèle idéal, comme on jette une statue en bronze. L'on substitue en tout les combinaisons arbitraires de l'esprit aux rapports nécessaires, aux lois simples et fécondes qui s'établissent d'elles-mêmes, quand on n'y met pas d'obstacle, comme les conditions indispensables de l'existence. Lorsque, épris de théories chimériques, on a commencé à renverser, on ne doutait de rien, parce qu'on ne savait rien ; ensuite on croit tout savoir, parce qu'on a beaucoup agi, beaucoup souffert, et qu'après avoir disséqué des peuples tout vivants pour chercher dans leurs entrailles le mystère de l'organisation sociale, la science doit être complète et la société parfaitement connue. Dans cette

confiance, rien n'arrête, rien n'embarrasse : on constitue et l'on constitue encore ; on écrit sur un morceau de papier qu'on est une monarchie, une république, en attendant qu'en réalité on soit quelque chose, qu'on soit un peuple, une nation. C'est un problème encore indécis; de savoir combien de temps un assemblage d'êtres humains peut subsister en cet état. Mais il y a une loi immuable contre laquelle rien ne prévaut. Toute société qui, étant sortie des voies de la nature, s'obstine à n'y point rentrer, ne se renouvelle que par la dissolution, et ne recouvre sa vigueur qu'en perdant tout, et souvent jusqu'au nom même de nation. Il faut, ainsi que l'homme, qu'elle traverse le tombeau pour arriver à la vie une seconde fois.

Cela est sans exception, et il est triste de penser que ce qu'on appelle *les lumières*, c'est-à-dire le mépris du bon sens, et une curiosité démesurée de connaître pleinement ce qu'on doit croire fortement, un orgueilleux désir de juger ce qu'on doit respecter, produise infailliblement ce résultat. La Religion et la politique embrassant les plus hauts intérêts des hommes, ils y portent leurs passions d'abord et ensuite leur raison avec plus de danger ; car les passions, toujours mises en jeu par ce qui est, et s'y arrêtant, n'opèrent jamais seules les grandes révolutions ; tandis que la raison, passant soudain de ce qui est à ce qu'elle imagine devoir être, et ne trouvant point dans les idées l'obstacle que les passions trouvent dans les choses, ruine par sa base l'ordre existant, et détruit tout en dégoûtant de tout. « L'art de bouleverser les états, dit excellemment Pascal, est d'ébranler les coutumes établies, en sondant jusque dans leur source... C'est un jeu sûr pour tout perdre. » Rien ne

résiste au raisonnement, et la société moins que tout le reste. Aussi, quand tout un peuple se met à disputer sur la meilleure forme de gouvernement, on peut sûrement prédire qu'il ne conservera pas longtemps le sien, supposé qu'il en ait un encore.

Or, puisqu'il y a des sociétés plus ou moins heureuses, des sociétés paisibles et des sociétés agitées, des sociétés stables et des sociétés sans cesse mobiles, il existe une cause de cette différence. Essayons de la découvrir, et pour cela, posons quelques principes simples, quelques-unes de ces solides maximes enracinées dans les siècles, et que le sens commun déduit d'abord de l'observation des faits, dont elles ne sont, pour ainsi dire, que l'expression abrégée.

Toute société tend à la perfection, parce que toute société tend au bonheur, et le bonheur, pour la société comme pour l'homme, n'est que *la tranquillité de l'ordre*. Partout où il y a désordre, il y a malaise, inquiétude, effort pour arriver à un état plus parfait. La société souffrante cherche à se placer dans ses rapports naturels, et on reconnaît qu'elle y est parvenue, au calme intérieur, à la profonde paix dont elle jouit. Aussi l'Écriture, qui propose les vérités les plus hautes sous des images familières, pour les rendre accessibles aux plus faibles esprits, annonçant au peuple juif une félicité qui comblerait pleinement ses désirs : « Chacun, dit-elle, s'asseyera sous sa vigne et sous son figuier, et personne ne troublera son repos. »

Le repos, résultat de l'ordre, est donc le bonheur des peuples, et une société où régnerait un ordre parfait, jouirait d'un parfait repos ; et c'est peut-être la secrète raison de cette apparente indolence que les peuples imparfaite-

ment constitués reprochent à certaines nations plus avancées dans la véritable civilisation. Mais tôt ou tard il vient un temps où l'énergie de ces nations *paresseuses*, mise à l'épreuve, apprend à leurs contempteurs surpris, à distinguer le noble repos de la force, de l'avilissante langueur de l'apathie.

L'unité est l'essence de l'ordre, car l'objet de l'ordre est d'unir, et la société même dans sa noblesse la plus générale n'est que l'union des êtres semblables. Où il n'y a pas d'unité, il y a séparation, opposition, combat, désordre et malheur.

Pour qu'il y ait une unité sociale, il faut que chaque partie soit ordonnée par rapport au tout ; chaque individu par rapport à la famille ; chaque famille par rapport à la société particulière dont elle est membre ; chaque société particulière par rapport à la grande société du genre humain, et le genre humain lui-même par rapport à la société générale des intelligences dont Dieu est le suprême monarque.

L'idée même de l'ordre est contradictoire, si on ne remonte pas jusque-là. Car, point d'ordre social sans hiérarchie sociale, sans pouvoir et sans sujets, sans le droit de commander et le devoir d'obéir. Or, entre des êtres égaux, il n'existe naturellement ni devoirs, ni droits, ni sujets, ni pouvoir, ni par conséquent d'ordre possible ; et jamais on ne constituera de société avec seulement des hommes : il faut que l'homme soit d'abord en société avec Dieu, pour pouvoir entrer en société avec ses semblables.

(*Essai sur l'indifférence en matière de religion.*)

La suprême monarchie

Qu'est-ce (en effet) que l'Église ? La société dépositaire de la vraie religion, c'est-à-dire de la vraie foi et du véritable culte. L'Église doit donc offrir les mêmes caractères que la vraie religion ; elle doit être, comme elle, *une, universelle, perpétuelle* et *sainte*. Si quelqu'un de ces caractères, dont la réunion forme le plus haut degré d'autorité qu'on puisse concevoir, lui manquait, il manquerait également à la religion qu'elle professe, puisque, nécessairement, ou la religion aurait varié, l'Église variant elle-même dans ses dogmes et dans son culte, ou il existerait plusieurs vraies Églises distinctes l'une de l'autre, et par conséquent plusieurs vraies religions ; car évidemment ces Églises ne pourraient être distinguées que par l'opposition de leurs croyances, au moins en ce qui toucherait la légitimité de leur institution et le pouvoir spirituel de gouvernement, ce qui emporte tout le reste. Toujours est-il que l'Église, fondée par Jésus-Christ pour unir tous les peuples dans le même culte et dans la même foi, doit être *une*, pour que cette foi soit une, comme le dit l'Apôtre, *un Dieu, une foi, un baptême* ; doit être *universelle*, pour que cette foi, partout la même, soit annoncée à toutes les nations ; soit *perpétuelle*, pour que cette foi soit une et universelle dans le temps comme dans les lieux ; soit *sainte*, pour que cette foi n'éprouve jamais d'altération, pour que la *sainte* doctrine infailliblement promulguée et constamment enseignée dans l'Église, y forme aussi toujours des *saints*, selon le but que Jésus-Christ s'est proposé.

Or, aucun des caractères indispensables à l'Église, et

qu'elle déclare posséder, ne sauraient lui appartenir, qu'autant qu'ils appartiennent au pouvoir qui la régit, et qui *seul* la constitue ce qu'elle est. Si ce pouvoir n'est pas *un, universel, perpétuel, saint*, l'Église, non plus, n'est ni peut être *une, universelle, perpétuelle, sainte*. Elle n'est pas *une*, s'il n'existe point de centre d'unité, si la souveraineté ne réside point immuablement dans *un seul* ; elle n'est pas universelle, si ce souverain, ce pouvoir *un* n'est pas universel, puisque là où le pouvoir s'arrête, là s'arrête la société; elle n'est pas perpétuelle, si ce pouvoir *un* et *universel* n'est pas perpétuel aussi, puisque là où le pouvoir finit, là finit la société ; enfin elle n'est pas sainte ou infaillible, si ce pouvoir *un, universel* et *perpétuel* n'est pas sain ou infaillible, puisqu'il n'est et ne peut être pouvoir dans la société *spirituelle*, que par le droit de commander la foi, ou de juger souverainement de la doctrine.

Or, qu'on trouve dans l'Église un pouvoir autre que le Pape, qui soit tout ensemble *un, universel, perpétuel ?* Ce ne seront pas les conciles, qui ne forment évidemment ni un pouvoir *perpétuel*, ni un pouvoir *un* ; et qui ne forment même un pouvoir *universel* que lorsque le Pape les convoque, les préside et confirme leurs décisions.

Donc, rien de plus absurde que de nier l'infaillibilité du Pape, et de soutenir en même temps l'infaillibilité de l'Église, qui ne peut être infaillible que par le Pape.

Donc, secondement, contester au Pape, soit l'infaillibilité, soit la plénitude de la puissance ou la souveraineté vraiment *monarchique*, c'est contester à l'Église sa propre existence, c'est nier qu'elle soit *une, universelle, perpétuelle, sainte* ; c'est l'anéantir entièrement : et Saint-François de Sales l'a très bien vu, lorsqu'il a dit, avec autant

de profondeur que de justesse : *Le Pape et l'Église, c'est tout un.*

Combien donc sont aveugles ou criminels ceux qui attaquent, à quelque degré que ce soit, *la suprême monarchie* du Pontife romain, comme l'appellent Bossuet et Gerson ; ceux qui soutiennent des maximes injurieuses à son pouvoir, ou qui, semant contre lui de schismatiques préventions, une secrète défiance, cherchent à le rendre moins vénérable et moins sacré aux yeux des chrétiens ! Hommes insensés et remplis au moins d'une présomption plus que téméraire, s'ils conservent encore au fond du cœur quelque attachement, quelque respect pour l'Église de Jésus-Christ; hommes coupables et pervers au delà de tout ce qu'on peut exprimer, s'ils aperçoivent les conséquences inévitables de leurs principes, car en ébranlant l'autorité sur laquelle le Sauveur a bâti son Église, ils renversent l'Église par ses fondements ; et l'Église détruite, nul moyen de conserver seulement une ombre de christianisme.

***

Un peuple non chrétien peut avoir une religion, il peut conserver les dogmes primitifs, comme ils se conservaient avant Jésus-Christ, par la tradition ; il peut reconnaître l'autorité de ces croyances communes, et s'y soumettre. Mais le premier acte de celui qui rompt avec l'Église est de nier cette autorité nécessaire et d'y substituer la sienne propre, l'autorité de sa seule raison ; et dès lors, quelque effort qu'il fasse pour s'arrêter sur la pente du doute, les irrésistibles conséquences du principe qu'il a posé l'entraînent jusqu'au fond de l'abîme.

Il est donc prouvé par l'expérience et par les aveux formels de tous les ennemis du catholicisme, que sans Pape point d'Église ; sans Église point de christianisme ; sans christianisme point de religion et point de société : de la sorte que la vie des nations européennes a, comme nous l'avons dit, sa source, son unique source, dans le pouvoir pontifical. Si la religion catholique, par l'influence qu'elle exerce même dans les contrées où elle a cessé d'être dominante, ne s'opposait pas aux progrès de l'incrédulité protestante, il y a longtemps qu'on n'y trouverait plus une seule trace de christianisme, et que ces contrées, si elles étaient habitées encore, le seraient par une race de barbares plus féroces, plus hideux que le monde n'en vit jamais ; et tel serait le sort de l'Europe entière, s'il était possible que le catholicisme y fût entièrement aboli. Or, toute attaque contre le pouvoir du souverain Pontife tend là : c'est un crime de lèse-religion pour le chrétien de bonne foi et capable de lier deux idées ensemble ; pour l'homme d'état c'est un crime de lèse-civilisation, de lèse-société.

(*De la religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil.*)

Le christianisme, principe d'universalité

Le christianisme, en perfectionnant l'institution religieuse, et par conséquent aussi l'institution sociale, n'en déplaça pas les fondements ; au contraire, il les affermit, et ce fut encore autour de l'autel que les hommes se rassemblèrent et s'unirent. Une nouvelle civilisation sortit du sanctuaire où s'était noué le lien politique, civilisation propor-

tionnée dans son développement à celui des dogmes et des préceptes ; car tout le droit public des peuples est dans les préceptes de leur religion, et toute leur raison dans ses dogmes. Quoi qu'en puissent penser ceux dont la science n'a su jusqu'à présent que détruire, la vie de la société n'est pas de l'ordre matériel. Jamais État ne fut fondé pour satisfaire aux besoins physiques. L'accroissement des richesses, le progrès des jouissances ne créent entre les hommes aucuns liens réels, et un bazar n'est point une cité. Essayer de réduire à des relations de ce genre les rapports constitutifs d'une nation, c'est chercher les lois de la nature humaine et de la nature sociale dans ce que l'homme a de commun avec les animaux, c'est travailler dès lors à le rabaisser au niveau de la brute, condition indispensable pour le succès d'un pareil dessein; car tant que l'homme demeurera un être moral et intelligent, les lois de l'intelligence et de l'ordre moral se manifesteront invinciblement et domineront toutes les autres lois ; elles seront seules la société.

Et quel est en effet le pays, l'époque où la société n'ait eu pour base des croyances communes avec les devoirs qui en résultent ? Et quand les croyances périssent, n'est-ce pas encore par les opinions qu'on se divise, ou qu'on se rapproche ? N'est-ce pas toujours dans l'ordre spirituel, et là uniquement, que se trouve le principe d'union ? Mais aussi nulle cause plus puissante de séparation que la diversité des croyances, rien qui rende l'homme plus étranger à l'homme, qui crée des défiances plus profondes, des inimitiés plus implacables. Cela est vrai, surtout pour les peuples : quand la religion ne les unit pas, elle creuse entre eux un abîme.

L'histoire du monde païen en offre un exemple perpétuel. Ces haines si animées, si persévérantes, ce patriotisme étroit et barbare, quel en était le premier principe, si ce n'est l'opposition des cultes idolâtriques ? « Chaque État, dit Rousseau, ayant son culte propre, aussi bien que son gouvernement, ne distinguait point ses dieux de ses lois... La religion, inscrite dans un seul pays, lui donne ses dieux, ses patrons propres et tutélaires ; elle a ses dogmes, ses rites, son culte extérieur prescrit par des lois ; hors la seule nation qui la suit, tout est pour elle infidèle, étranger, barbare : elle n'entend les devoirs et les droits de l'homme qu'aussi loin que ses autels. Telles furent toutes les religions des premiers peuples. » Les croyances, vraies et communes à toutes les nations, conservaient seules entre elles quelques relations d'humanité : mais ces croyances, plutôt domestiques que publiques, agirent sur les mœurs plus que sur les lois, et n'exercèrent que peu d'influence dans le gouvernement chez les anciens ; et c'est pourquoi ils n'eurent jamais de véritable droit des gens.

Malgré leur civilisation moins imparfaite à quelques égards, les Orientaux furent toujours séparés du reste du monde et les uns des autres, par l'insurmontable barrière des croyances ; et l'on ne sait que trop de quelles effroyables tragédies l'Inde a été le théâtre toutes les fois que deux religions diverses s'y sont trouvées en présence. Essayez d'établir un lien social entre les bouddistes et les disciples de Brahma, entre les parsis et les musulmans, entre les Juifs et un autre peuple, quel qu'il soit : habitants du même sol, ils formeront constamment deux peuples séparés ; désunis de foi, d'espérance et de prière, jamais le mariage ne les rapprochera ; ils n'auront rien de commun, pas même le tombeau.

Qu'on donne tant qu'on voudra le nom de préjugé à ce sentiment universel, qu'on le déclare opposé à la raison, quelque chose de plus fort que cette raison philosophique l'emportera toujours sur ses vaines spéculations ; et peut-être, au lieu de combattre cet invincible sentiment, vaudrait-il mieux y reconnaître une loi de la nature morale pour en tirer, comme des autres lois, des conséquences utiles à l'humanité. Il ne faut pas commencer par nier l'homme, si l'on veut le servir. Mais le caractère des esprits de ce temps est de s'élever au-dessus de l'expérience, de rêver des êtres abstraits et des lois abstraites, auxquelles on s'efforce ensuite de plier le monde réel. Des gens ont imaginé de démolir la maison de leur père pour la rebâtir dans les nues et s'étonnent d'être entourés de ruines.

Chez les peuples modernes spiritualisés par le christianisme, nourris de dogmes plus développés, de vérités plus fécondes, les croyances ont été aussi plus que jamais le fonds de la vie humaine et de la vie sociale, le lien des hommes et le lien des nations. Partout où s'est étendue son influence, il a renouvelé la société et déposé dans son sein le germe d'une civilisation inconnue jusqu'alors. Si l'on excepte la nation juive, la révélation primitive et le culte divin ne s'étaient nulle part conservés purs de tout mélange d'erreur et de superstition. Jésus-Christ sépara la doctrine primordiale des erreurs qui l'altéraient et manifesta les dogmes, enveloppés dans la foi des âges précédents. Tout ce qu'il y a de bon, de vrai, de nécessaire et d'utile au genre humain, le christianisme le renferme, ou comme principe, ou comme conséquence. Un, dès lors, et universel, puisque la vérité ne varie pas, qu'elle est de tous les temps et de tous les lieux, il tend par sa nature à se dilater, à

s'étendre, à rassembler tous les peuples dans son unité. C'est là son caractère distinctif, et pour ainsi dire incommunicable, et c'est le caractère de tout ce qui est divin. Aucune loi plus générale que cette loi sublime des intelligences, à qui nulle raison, nulle volonté ne peut échapper entièrement, et qui conserve ceux mêmes qui la violent, parce que la violation absolue de la loi de vérité et de la loi d'ordre serait la destruction absolue de l'être intelligent, et qu'il n'est pas en son pouvoir de se détruire. Ce qui désunit, c'est ce que chacun, selon ses erreurs ou ses passions, retranche de cette loi parfaite ; mais elle n'en demeure pas moins toujours la même, toujours une et universelle : car l'homme qui est libre de se voiler les yeux ne l'est pas de voiler le soleil ; l'homme, qui est libre de choisir entre le vrai et le faux, entre le bien et le mal, ne l'est pas d'altérer la nature immuable du bien et du vrai, ni de se créer un autre principe de vie.

(*De la religion.*)

LAMENNAIS DÉMOCRATE [1]

Que les opprimés s'unissent

Quand vous voyez un homme conduit en prison ou au supplice, ne vous pressez pas de dire : Celui-là est un homme méchant, qui a commis un crime contre les hommes.

Car peut-être est-ce un homme de bien, qui a voulu servir les hommes, et qui en est puni par leurs oppresseurs.

Quand vous voyez un peuple chargé de fers et livré au bourreau, ne vous pressez pas de dire : Ce peuple est un peuple violent, qui vouloit troubler la paix de la terre.

Car peut-être est-ce un peuple martyr, qui meurt pour le salut du genre humain.

Il y a dix-huit siècles, dans une ville d'Orient, les pontifes et les rois de ce temps-là clouèrent sur une croix, après l'avoir battu de verges, un séditieux, un blasphémateur, comme ils l'appeloient.

Le jour de sa mort, il y eut une grande terreur dans l'enfer et une grande joie dans le ciel :

Car le sang du Juste avoit sauvé le monde.

***

Pourquoi les animaux trouvent-ils leur nourriture, chacun suivant son espèce ? C'est que nul parmi eux ne dérobe

(1) Tous les passages de cette section sont extraits des *Paroles d'un Croyant.*

celle d'autrui, et que chacun se contente de ce qui suffit à ses besoins.

Si, dans la ruche, une abeille disoit : Tout le miel qui est ici est à moi, et que là-dessus elle se mît à disposer comme elle l'entendroit des fruits du travail commun, que deviendroient les autres abeilles ?

La terre est comme une grande ruche, et les hommes sont comme des abeilles.

Chaque abeille a droit à la portion de miel nécessaire à sa subsistance et si parmi les hommes il en est qui manquent de ce nécessaire, c'est que la justice et la charité ont disparu d'au milieu d'eux.

La justice, c'est la vie ; et la charité, c'est encore la vie, et une plus douce et plus abondante vie.

Il s'est rencontré de faux prophètes qui ont persuadé à quelques hommes que tous les autres étoient nés pour eux ; et ce que ceux-ci ont cru, les autres l'ont cru aussi sur la parole des faux prophètes.

Lorsque cette parole de mensonge prévalut, les anges pleurèrent dans le ciel, car ils prévirent que beaucoup de violences, et beaucoup de crimes, et beaucoup de maux alloient déborder sur la terre.

Les hommes, égaux entre eux, sont nés pour Dieu seul, et quiconque dit une chose contraire dit un blasphème.

Que celui qui veut être le plus grand parmi vous soit votre serviteur : et que celui qui veut être le premier parmi vous soit le serviteur de tous.

La loi de Dieu est une loi d'amour et l'amour ne s'élève point au-dessus des autres, mais il se sacrifie aux autres.

Celui qui dit dans son cœur : « Je ne suis pas comme les autres hommes, mais les autres hommes m'ont été donnés

pour que je leur commande, et que je dispose d'eux et de ce qui est à eux à ma fantaisie », celui-là est le fils de Satan.

Et Satan est le roi de ce monde, car il est le roi de tous ceux qui pensent et agissent ainsi; et ceux qui pensent et agissent ainsi se sont rendus, par ses conseils, les maîtres du monde.

Mais leur empire n'aura qu'un temps, et nous touchons à la fin de ce temps.

Un grand combat sera livré, et l'ange de la justice et l'ange de l'amour combattront avec ceux qui se seront armés pour rétablir parmi les hommes le règne de la justice et le règne de l'amour.

Et beaucoup mourront dans ce combat, et leur nom restera sur la terre comme un rayon de la gloire de Dieu.

C'est pourquoi, vous qui souffrez, prenez courage, fortifiez votre cœur : car demain sera le jour de l'épreuve, le jour où chacun devra donner avec joie sa vie pour ses frères : et celui qui suivra sera le jour de la délivrance.

***

Lorsqu'un arbre est seul, il est battu des vents et dépouillé de ses feuilles ; et ses branches, au lieu de s'élever, s'abaissent comme si elles cherchoient la terre.

Lorsqu'une plante est seule, ne trouvant point d'abri contre l'ardeur du soleil, elle languit et se dessèche et meurt.

Lorsque l'homme est seul, le vent de la puissance le courbe vers la terre, et l'ardeur de la convoitise des grands de ce monde absorbe la sève qui le nourrit.

Ne soyez donc point comme la plante et comme l'arbre

qui sont seuls : mais unissez-vous les uns aux autres, et appuyez-vous et abritez-vous mutuellement.

Tandis que vous serez désunis, et que chacun ne songera qu'à soi, vous n'avez rien à espérer que souffrance, et malheur, et oppression.

Qu'y a-t-il de plus foible que le passereau, et de plus désarmé que l'hirondelle ? Cependant quand paroît l'oiseau de proie, les hirondelles et les passereaux parviennent à le chasser, en se rassemblant autour de lui, et le poursuivant tous ensemble.

Prenez exemple sur le passereau et sur l'hirondelle.

Celui qui se sépare de ses frères, la crainte le suit quand il marche, s'assied près de lui quand il repose, et ne le quitte pas même durant son sommeil.

Donc, si l'on vous demande : Combien êtes-vous ? répondez : Nous sommes un, car nos frères, c'est nous, et nous, c'est nos frères.

Dieu n'a fait ni petits ni grands, ni maîtres ni esclaves, ni rois ni sujets : il a fait tous les hommes égaux.

Mais, entre les hommes, quelques-uns ont plus de force ou de corps, ou d'esprit, ou de volonté, et ce sont ceux-là qui cherchent à s'assujettir les autres, lorsque l'orgueil ou la convoitise étouffent en eux l'amour de leurs frères.

Et Dieu savoit qu'il en seroit ainsi, et c'est pourquoi il a commandé aux hommes de s'aimer, afin qu'ils fussent unis, et que les foibles ne tombassent point sous l'oppression des forts.

Car celui qui est plus fort qu'un seul sera moins fort que deux, et celui qui est plus fort que deux sera moins fort que quatre ; et ainsi les foibles ne craindront rien, lorsque, s'aimant les uns les autres, ils seront unis véritablement.

Un homme voyageoit dans la montagne, et il arriva en un lieu où un gros rocher, ayant roulé sur le chemin, le remplissoit tout entier, et hors du chemin il n'y avoit point d'autre issue, ni à gauche ni à droite.

Or, cet homme, voyant qu'il ne pouvoit continuer son voyage à cause du rocher, essaya de le mouvoir pour se faire un passage, et il se fatigua beaucoup à ce travail, et tous ses efforts furent vains.

Ce que voyant, il s'assit plein de tristesse et dit : « Que sera-ce de moi lorsque la nuit viendra et me surprendra dans cette solitude, sans nourriture, sans abri, sans aucune défense, à l'heure où les bêtes féroces sortent pour chercher leur proie ? »

Et comme il étoit absorbé dans cette pensée, un autre voyageur survint, et celui-ci, ayant fait ce qu'avoit fait le premier et s'étant trouvé aussi impuissant à remuer le rocher, s'assit en silence et baissa la tête.

Et après celui-ci, il en vint plusieurs autres, et aucune ne put mouvoir le rocher, et leur crainte à tous était grande.

Enfin l'un d'eux dit aux autres : « Mes frères, prions notre Père qui est dans les cieux : peut-être qu'il aura pitié de nous dans cette détresse. »

Et cette parole fut écoutée, et ils prièrent de cœur le Père qui est dans les cieux.

Et quand ils eurent prié, celui qui avoit dit : « Prions », dit encore : « Mes frères, ce qu'aucun de nous n'a pu faire seul, qui sait si nous ne le ferons pas tous ensemble? »

Et ils se levèrent, et tous ensemble ils poussèrent le rocher, et le rocher céda, et ils poursuivirent leur route en paix.

Le voyageur c'est l'homme, le voyage c'est la vie, le rocher ce sont les misères qu'il rencontre à chaque pas sur sa route.

Aucun homme ne sauroit soulever seul ce rocher : mais Dieu en a mesuré le poids de manière qu'il n'arrête jamais ceux qui voyagent ensemble.

Les conditions de la liberté

Ne vous laissez pas tromper par de vaines paroles. Plusieurs chercheront à vous persuader que vous êtes vraiment libres, parce qu'ils auront écrit sur une feuille de papier le mot de liberté, et l'auront affiché à tous les carrefours.

La liberté n'est pas un placard qu'on lit au coin de la rue. Elle est une puissance vivante qu'on sent en soi et autour de soi, le génie protecteur du foyer domestique, la garantie des droits sociaux et le premier de ces droits.

L'oppresseur qui se couvre de son nom est le pire des oppresseurs. Il joint le mensonge à la tyrannie, et à l'injustice la profanation ; car le nom de la liberté est saint.

Gardez-vous donc de ceux qui disent : Liberté, Liberté, et qui la détruisent par leurs œuvres.

Est-ce vous qui choisissez ceux qui vous gouvernent, qui vous commandent de faire ceci et de ne pas faire cela, qui imposent vos biens, votre industrie, votre travail ? Et si ce n'est pas vous, comment êtes-vous libres ?

Pouvez-vous disposer de vos enfants comme vous l'entendez, confier à qui vous plaît le soin de les instruire et

de former leurs mœurs ? Et si vous ne le pouvez pas, comment êtes-vous libres ?

Les oiseaux du ciel et les insectes même s'assemblent pour faire en commun ce qu'aucun d'eux ne pourroit faire seul. Pouvez-vous vous assembler pour traiter ensemble de vos intérêts, pour défendre vos droits, pour obtenir quelque soulagement à vos maux ? Et si vous ne le pouvez pas, comment êtes-vous libres ?

Pouvez-vous aller d'un lieu à un autre si on ne vous le permet, user des fruits de la terre et des productions de votre travail, tremper votre doigt dans l'eau de la mer et en laisser tomber une goutte dans le pauvre vase de terre où cuisent vos aliments, sans vous exposer à payer l'amende et à être traînés en prison ? Et si vous ne le pouvez pas, comment êtes-vous libres ?

Pouvez-vous, en vous couchant le soir, vous répondre qu'on ne viendra point, durant votre sommeil, fouiller les lieux les plus secrets de votre maison, vous arracher du sein de votre famille et vous jeter au fond d'un cachot, parce que le pouvoir, dans sa peur, se sera défié de vous ? Et si vous ne le pouvez pas, comment êtes-vous libres ?

La liberté luira sur vous quand, à force de courage et de persévérance, vous vous serez affranchis de toutes ces servitudes.

La liberté luira sur vous quand vous aurez dit au fond de votre âme : Nous voulons être libres ; quand, pour le devenir, vous serez prêts à sacrifier tout et à tout souffrir.

La liberté luira sur vous, lorsqu'au pied de la croix sur laquelle le Christ mourut pour vous, vous aurez juré de mourir les uns pour les autres.

***

Le peuple est incapable d'entendre ses intérêts ; on doit, pour son bien, le tenir toujours en tutelle. N'est-ce pas à ceux qui ont des lumières de conduire ceux qui manquent de lumières ?

Ainsi parlent une foule d'hypocrites qui veulent faire les affaires du peuple, afin de s'engraisser de la substance du peuple.

Vous êtes incapables, disent-ils, d'entendre vos intérêts ; et, sur cela, ils ne vous permettront pas même de disposer de ce qui est à vous pour un objet que vous jugerez utile ; et ils en disposeront contre votre gré, pour un autre objet qui vous déplaît et vous répugne.

Vous êtes incapables d'administrer une petite propriété commune, incapables de savoir ce qui vous est bon ou mauvais, de connaître vos besoins et d'y pourvoir ; et, sur cela, on vous enverra des hommes bien payés, à vos dépens, qui gèreront vos biens à leur fantaisie, vous empêcheront de faire ce que vous voudrez, et vous forceront de faire ce que vous ne voudrez pas.

Vous êtes incapables de discerner quelle éducation il est convenable de donner à vos enfants ; et, par tendresse pour vos enfants, on les jettera dans des cloaques d'impiété et de mauvaises mœurs, à moins que vous n'aimiez mieux qu'ils demeurent privés de toute espèce d'instruction.

Vous êtes incapables de juger si vous pouvez, vous et votre famille, subsister avec le salaire qu'on vous accorde pour votre travail ; et l'on vous défendra, sous des peines sévères, de vous concerter ensemble pour obtenir une aug-

mentation de ce salaire, afin que vous puissiez vivre, vous, vos femmes et vos enfants.

Si ce que dit cette race hypocrite et avide étoit vrai, vous seriez bien au-dessus de la brute, car la brute sait tout ce qu'on affirme que vous ne savez pas, et elle n'a besoin que de l'instinct pour le savoir.

Dieu ne vous a pas faits pour être le troupeau de quelques autres hommes. Il vous a faits pour vivre librement en société comme des frères. Or un frère n'a rien à commander à son frère. Les frères se lient entre eux par des conventions mutuelles, et ces conventions, c'est la loi, et la loi doit être respectée, et tous doivent s'unir pour empêcher qu'on ne la viole, parce qu'elle est la sauvegarde de tous, la volonté et l'intérêt de tous.

Soyez hommes : nul n'est assez puissant pour vous atteler au joug malgré vous ; mais vous pouvez passer la tête dans le collier si vous le voulez.

Il y a des animaux stupides qu'on enferme dans des étables, qu'on nourrit pour le travail, et puis, lorsqu'ils vieillissent, qu'on engraisse pour manger leur chair.

Il y en a d'autres qui vivent dans les champs en liberté, qu'on ne peut plier à la servitude, qui ne se laissent point séduire par des caresses trompeuses ni vaincre par des menaces ou de mauvais traitements.

Les hommes courageux ressemblent à ceux-ci ; les lâches sont comme les premiers.

Le peuple et le Christ

Qui est-ce qui se pressoit autour du Christ pour entendre sa parole ? Le peuple.

Qui est-ce qui le suivoit dans la montagne et les lieux déserts pour écouter ses enseignements ? Le peuple.

Qui vouloit le choisir pour roi ? Le peuple.

Qui étendoit ses vêtements et jetoit devant lui les palmes en criant Hosannah, lors de son entrée à Jérusalem ? Le peuple.

Qui est-ce qui se scandalisoit à cause des malades qu'il guérissoit le jour du sabbat ? Les scribes et les pharisiens.

Qui l'interrogeoit insidieusement et lui tendoit des pièges pour le perdre ? Les scribes et les pharisiens.

Qui disoit de lui : Il est possédé ? Qui l'appeloit un homme de bonne chère et aimant le plaisir ? Les scribes et les pharisiens.

Qui le traitoit de séditieux et de blasphémateur ? qui se ligua pour le faire mourir ? qui le crucifia sur le Calvaire entre deux voleurs ?

Les scribes et les pharisiens, les docteurs de la loi, le roi Hérode et ses courtisans, le gouverneur romain et les princes des prêtres.

Leur astuce hypocrite trompa le peuple même. Ils le poussèrent à demander la mort de celui qui l'avoit nourri dans le désert avec sept pains, qui rendoit aux infirmes la santé, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, et aux perclus l'usage de leurs membres.

Mais Jésus, voyant qu'on avoit séduit ce peuple comme le serpent séduisit la femme, pria son père, disant : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. »

Et cependant, depuis dix-huit siècles, le Père ne leur a pas encore pardonné, et ils traînent leur supplice par toute la terre, et par toute la terre l'esclave est contraint de se baisser pour les voir.

La miséricorde du Christ est sans exclusion. Il est venu dans ce monde pour sauver, non pas quelques hommes, mais tous les hommes ; il a eu pour chacun d'eux une goutte de sang.

Mais les petits, les foibles, les humbles, les pauvres, tous ceux qui souffroient, il les aimoit d'un amour de prédilection.

Son cœur battoit sur le cœur du peuple, et le cœur du peuple battoit sur son cœur.

Et c'est là sur le cœur du Christ, que les peuples malades se raniment, et que les peuples opprimés reçoivent la force de s'affranchir.

Malheur à ceux qui s'éloignent de lui, qui le renient ! Leur misère est irrémédiable, et leur servitude éternelle.

La tolérance

On a vu des temps où l'homme, en égorgeant l'homme dont les croyances différoient des siennes, se persuadoit offrir un sacrifice agréable à Dieu.

Ayez en abomination ces meurtres exécrables.

Comment le meurtre de l'homme pourroit-il plaire à Dieu, qui a dit à l'homme : « Tu ne tueras point ? »

Lorsque le sang de l'homme coule sur la terre, comme une offrande à Dieu, les démons accourent pour le boire, et entrent dans celui qui l'a versé.

On ne commence à persécuter que quand on désespère de convaincre, et qui désespère de convaincre, ou blasphème en lui-même la puissance de la vérité, ou manque de confiance dans la vérité des doctrines qu'il annonce.

Quoi de plus insensé que de dire aux hommes : « Croyez ou mourez ! »

La foi est fille du Verbe : elle pénètre dans les cœurs avec la parole, et non avec le poignard.

Jésus passa en faisant le bien, attirant à lui par sa bonté, et touchant par sa douceur les âmes les plus dures.

Ses lèvres divines bénissoient et ne maudissoient point, si ce n'est les hypocrites. Il ne choisit pas des bourreaux pour apôtres.

Il disoit aux siens : « Laissez croître ensemble, jusqu'à la moisson, le bon et le mauvais grain, le père de famille en fera la séparation sur l'aire. »

Et à ceux qui le pressoient de faire descendre le feu du ciel sur une ville incrédule : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes. »

L'esprit de Jésus est un esprit de paix, de miséricorde et d'amour.

Ceux qui persécutent en son nom, qui scrutent les consciences avec l'épée, qui torturent le corps pour convertir l'âme, qui font couler les pleurs au lieu de les essuyer, ceux-là n'ont pas l'esprit de Jésus.

Malheur à qui profane l'Évangile, en le rendant pour les hommes un objet de terreur ! Malheur à qui écrit la bonne nouvelle sur une feuille sanglante !

Ressouvenez-vous des catacombes.

En ce temps-là, on vous traînoit à l'échafaud, on vous livroit aux bêtes féroces dans l'amphithéâtre pour amuser la populace, on vous jetoit à milliers au fond des mines et dans les prisons, on confisquoit vos biens, on vous fouloit aux pieds comme la boue des places publiques ; vous n'aviez,

pour célébrer vos mystères proscrits, d'autre asile que les entrailles de la terre.

Que disoient vos persécuteurs ? Ils disoient que vous propagiez des doctrines dangereuses ; que votre secte, ainsi qu'ils l'appeloient, troubloit l'ordre et la paix publique ; que, violateurs des lois et ennemis du genre humain, vous ébranliez l'empire en ébranlant la religion de l'empire.

Et dans cette détresse, sous cette oppression, que demandiez-vous ? la liberté. Vous réclamiez le droit de n'obéir qu'à Dieu, de le servir et de l'adorer selon votre conscience.

Lorsque, même en se trompant dans leur foi, d'autres réclameront de vous ce droit sacré, respectez-le en eux, comme vous demandiez que les païens le respectassent en vous.

Respectez-le pour ne pas flétrir la mémoire de vos confesseurs, et ne pas souiller les cendres de vos martyrs.

La persécution a deux tranchants : elle blesse à droite et à gauche.

Si vous ne vous souvenez plus des enseignements du Christ, ressouvenez-vous des catacombes.

L'iniquité consacrée

Quand la charité se fut refroidie et que l'injustice eut commencé à croître sur la terre, Dieu dit à un de ses serviteurs : « Va de ma part trouver ce peuple, et annonce-lui ce que tu verras ; et ce que tu verras arrivera certainement, à moins que, quittant ses voies mauvaises, il ne se repente et ne revienne à moi. »

Et le serviteur de Dieu obéit à son commandement, et s'étant revêtu d'un sac, et ayant répandu de la cendre sur sa tête, il s'en alla vers cette multitude, et, élevant la voix, il disoit :

« Pourquoi irritez-vous le Seigneur pour votre perte ? Quittez vos voies mauvaises : repentez-vous et revenez à lui. »

Et les uns, écoutant ses paroles, en étoient touchés, et les autres s'en moquoient disant : « Qui est celui-ci, et que vient-il nous dire ? Qui l'a chargé de nous reprendre ? C'est un insensé. »

Et voilà, l'Esprit de Dieu saisit le prophète, et le temps s'ouvrit à ses yeux, et les siècles passèrent devant lui.

Et tout à coup déchirant ses vêtements : « Ainsi, dit-il, sera déchirée la famille d'Adam. »

Les hommes d'iniquité ont mesuré la terre au cordeau : ils en ont compté les habitants, comme on compte le bétail, tête à tête.

Ils ont dit : « Partageons-nous cela, et faisons-en une monnoie à notre usage. »

Et le partage s'est fait ; et chacun a pris ce qui lui étoit échu, et la terre et ses habitants sont devenus la possession des hommes d'iniquité, et, se consultant entre eux ils se sont demandé : « Combien vaut notre possession ? » et tous ensemble ils ont répondu : « Trente deniers. »

Et ils ont commencé à trafiquer entre eux avec ces trente deniers.

Il y a eu des achats, des ventes, des trocs ; des hommes pour de la terre, de la terre pour des hommes, et de l'or pour appoint.

Et chacun a convoité la part de l'autre, et ils se sont mis

à s'entr'égorger pour se dépouiller mutuellement, et, avec le sang qui couloit, ils ont écrit sur un morceau de papier : Droit, et sur un autre : Gloire.

Seigneur, assez, assez !

En voilà deux qui jettent leurs crocs de fer sur un peuple. Chacun en emporte son lambeau.

Le glaive a passé et repassé. Entendez-vous ces cris déchirants ? ce sont les plaintes des jeunes épouses, et les lamentations des mères.

Deux spectres se glissent dans l'ombre ; ils parcourent les campagnes et les cités. L'un, décharné comme un squelette, ronge un débris d'animal immonde ; l'autre a sous l'aisselle une pustule noire, et les chacals le suivent en hurlant.

Seigneur, Seigneur, votre courroux sera-t-il éternel ? Votre bras ne s'étendra-t-il jamais que pour frapper ? Epargnez les pères à cause des enfants. Laissez-vous attendrir aux pleurs de ces pauvres petites créatures qui ne savent pas encore distinguer leur main gauche de la droite.

Le monde s'élargit, la paix va renaître, il y aura place pour tous.

Malheur ! malheur ! le sang déborde : il entoure la terre comme une ceinture rouge.

Quel est ce vieillard qui parle de justice, en tenant d'une main une coupe empoisonnée, et caressant de l'autre une prostituée, qui l'appelle mon père ?

Il dit : « C'est à moi qu'appartient la race d'Adam. Qui sont parmi vous les plus forts, et je la leur distribuerai ? »

Et ce qu'il a dit, il le fait, et de son trône, sans se lever, il assigne à chacun sa proie.

Et tous dévorent, dévorent ; et leur faim va croissant, et ils se ruent les uns sur les autres, et la chair palpite, et les os craquent sous la dent.

Un marché s'ouvre, on y amène les nations la corde au cou ; on les palpe, on les pèse, on les fait courir et marcher : elles valent tant. Ce ne sont plus le tumulte et la confusion d'auparavant, c'est un commerce régulier.

Heureux les oiseaux du ciel et les animaux de la terre ! nul ne les contraint, ils vont et viennent comme il leur semble bon.

Qu'est-ce que ces meules qui tournent sans cesse, et que broient-elles ?

Fils d'Adam, ces meules sont les lois de ceux qui vous gouvernent, et ce qu'ils broient, c'est vous.

Et à mesure que le prophète jetoit sur l'avenir ces lueurs sinistres, une frayeur mystérieuse s'emparoit de ceux qui l'écoutoient.

Soudain sa voix cessa de se faire attendre, et il parut comme absorbé dans une pensée profonde. Le peuple attendoit en silence, la poitrine serrée et palpitante d'angoisse.

Alors le prophète : Seigneur, vous n'avez point abandonné ce peuple dans sa misère ; vous ne l'avez pas livré pour jamais à ses oppresseurs.

Et il prit deux rameaux, et il en détacha les feuilles, et, les ayant croisés, il les lia ensemble, et il les éleva au-dessus de la multitude, disant : « Ceci sera votre salut ; vous vaincrez par ce signe. »

Et la nuit se fit, et le prophète disparut comme une ombre qui passe, et la multitude se dispersa de tous côtés dans les ténèbres.

*
* *

Et la justice avec l'amour, et la paix et la liberté germeront dans leur sein.

Et ce sera comme au temps où tous étoient frères, et l'on n'entendra plus la voix du maître ni la voix de l'esclave, les gémissements du pauvre ni les soupirs des opprimés, mais des chants d'allégresse et de bénédiction.

Les pères diront à leurs fils : « Nos premiers jours ont été troublés, pleins de larmes et d'angoisses. Maintenant le soleil se lève et se couche sur notre joie. Loué soit Dieu, qui nous a montré ces biens avant de mourir ! »

Et les mères diront à leurs filles : « Voyez nos fronts, à présent si calmes ; le chagrin, la douleur, l'inquiétude y creusèrent jadis de profonds sillons. Les vôtres sont comme, au printemps, la surface d'un lac qu'aucune brise n'agite. Loué soit Dieu, qui nous a montré ces biens avant de mourir ! »

Et les jeunes hommes diront aux jeunes vierges : « Vous êtes belles comme les fleurs des champs, pures comme la rosée qui les rafraîchit, comme la lumière qui les colore. Il nous est doux de voir nos pères, il nous est doux d'être auprès de nos mères ; mais quand nous vous voyons et que nous sommes près de vous, il se passe en nos âmes quelque chose qui n'a de nom qu'au ciel. Loué soit Dieu qui nous a montré ces biens avant de mourir ! »

Le hêtre et le chêne

Je voyois un hêtre monter à une prodigieuse hauteur. Du sommet presque jusqu'au bas, il étaloit d'énormes

branches, qui couvroient la terre alentour, de sorte qu'elle étoit nue ; il n'y avoit pas un seul brin d'herbe. Du pied du géant partoit un chêne qui, après s'être élevé de quelques pieds, se courboit, se tordoit, puis s'étendoit horizontalement, puis se relevoit encore et se tordoit de nouveau ; et enfin, on l'apercevoit allongeant sa tête maigre et dépouillée sous les branches vigoureuses du hêtre, pour chercher un peu d'air et un peu de lumière.

Et je pensai en moi-même : « Voilà comme les petits croissent à l'ombre des grands. »

Qui se rassemble autour des puissants du monde ? Qui approche d'eux ? ce n'est pas le pauvre ; on le chasse : sa vue souilleroit leurs regards. On l'éloigne avec soin de leur présence et de leur palais ; on ne laisse pas même traverser leurs jardins ouverts à tous, hormis à lui, parce que son corps usé de travail est recouvert des vêtements de l'indigence.

Qui donc se rassemble autour des puissants du monde ? les riches et les flatteurs qui veulent le devenir, les femmes perdues, les ministres infâmes de leurs plaisirs secrets, les baladins, les fous qui distraient leur conscience, et les faux prophètes qui la trompent.

Qui encore ? les hommes de violence et de ruse, les agents d'oppression, les durs exacteurs, tous ceux qui disent : « Livrez-nous le peuple, et nous ferons couler son or dans vos coffres et sa graisse dans vos veines. »

Là où gît le corps, les aigles s'assembleront.

Les petits oiseaux font leur nid dans l'herbe, et les oiseaux de proie sur les arbres élevés.

LAMENNAIS ET LA QUESTION SOCIALE

Peuple et prolétaires

Toutes choses ne sont pas en ce monde comme elles devroient l'être. Il y a trop de maux et des maux trop grands. Ce n'est pas là ce que Dieu a voulu.

Les hommes, nés d'un même père, auroient dû ne former qu'une seule grande famille, unie par le doux lien d'un amour fraternel. Elle eût ressemblé, dans sa croissance, à un arbre dont la tige produit en s'élevant des branche nombreuses, d'où sortent des rameaux, et de ceux-ci d'autres encore, nourris de la même sève, animés de la même vie.

Dans une famille, tous ont en vue l'avantage de tous, parce que tous s'aiment et que tous ont part au bien commun. Il n'est pas un de ses membres qui n'y contribue, d'une manière diverse selon sa force, son intelligence, ses aptitudes particulières : l'un fait ceci, l'autre cela ; mais l'action de chacun profite à tous, et l'action de tous profite à chacun. Qu'on ait peu ou beaucoup, on partage en frères ; nulles distinctions autour du foyer domestique. On n'y voit point ici la faim à côté de l'abondance. La coupe que Dieu remplit de ses dons passe de main en main, et le vieillard et le petit enfant, celui qui ne peut plus ou ne peut pas encore supporter la fatigue, et celui qui revient des champs, le front baigné de sueur, y trempent également leurs

lèvres. Leurs joies, leurs souffrances sont communes. Si l'un est infirme, s'il tombe malade, s'il devient avant l'âge incapable de travail, les autres le nourrissent et le soignent ; de sorte qu'en aucun temps il n'est abandonné.

Point de rivalités possibles quand on n'a qu'un même intérêt ; point de discussions dès lors. Ce qui enfante les dissensions, la haine, l'envie, c'est le désir insatiable de posséder plus et toujours plus, lorsque l'on ne possède que pour soi seul. La Providence maudit ces possessions solitaires. Elles irritent sans cesse la convoitise, et ne la satisfont jamais. On ne jouit que des biens partagés.

Père, mère, enfants, frères, sœurs, quoi de plus saint, de plus doux que ces noms ? et pourquoi y en a-t-il d'autres sur la terre ?

Si ces liens s'étoient conservés tels qu'ils furent originairement, la plupart des maux qui affligent la race humaine lui seroient restés inconnus, et la sympathie eût allégé les maux inévitables. Les seules larmes dont l'amertume soit sans mélange sont celles qui ne tombent dans le sein de personne et que personne n'essuie.

D'où vient que notre destinée est si pesante et notre vie si pleine de misères ? Ne nous en prenons qu'à nous-mêmes : nous avons méconnu les lois de la nature, nous nous sommes détournés de ses voies. Celui qui se sépare des siens pour gravir sans aide entre des rochers ne doit pas se plaindre que le voyage soit rude.

« Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni ne moissonnent, ni ne rassemblent en des greniers, et le Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas d'un plus grand prix qu'eux ? »

Il y a place pour tous sur la terre, et Dieu l'a rendue

assez féconde pour fournir abondamment aux besoins de tous. Si plusieurs manquent du nécessaire, c'est donc que l'homme a troublé l'ordre établi de Dieu, c'est qu'il a rompu l'unité de la famille primitive, c'est que les membres de cette famille sont devenus premièrement étrangers les uns aux autres, puis ennemis les uns des autres.

Il s'est formé des multitudes de sociétés particulières, de peuplades, de tribus, de nations qui, au lieu de se tendre la main, de s'aider mutuellement, n'ont songé qu'à se nuire.

Les passions mauvaises et l'égoïsme d'où elles naissent, toutes ont armé les frères contre les frères : chacun a cherché son bien aux dépens d'autrui ; la rapine a banni la sécurité du monde, la guerre l'a dévasté. On s'est disputé avec fureur les lambeaux sanglants de l'héritage commun. Or quand la force, destinée au travail qui produit, est presque tout entière employée à détruire ; quand l'incendie, le pillage, le meurtre, marquent sur le sol le passage de l'homme ; que la conquête intervertit les rapports naturels entre chaque population et l'étendue du territoire qu'elle occupe et peut cultiver ; que des obstacles sans nombre interrompent ou entravent les communications d'un pays à l'autre et le libre échange de leurs productions, comment les désordres aussi profonds n'entraîneroient-ils pas des souffrances également profondes ?

Les nations ainsi divisées entre elles, chaque nation s'est encore divisée en elle-même. Quelques-uns sont venus qui ont proféré cette parole impie : A nous de commander et de gouverner ; les autres ne doivent qu'obéir.

Ils ont fait les lois pour leur avantage, et les ont maintenues par la force. D'un côté le pouvoir, les richesses, les jouissances ; de l'autre toutes les charges de la société.

En certain temps et certains pays, l'homme est devenu propriété de l'homme ; on a trafiqué de lui, on l'a vendu, acheté comme une bête de somme.

En d'autres pays et d'autres temps, sans lui ôter sa liberté, on a fait en sorte que le fruit de son travail revînt presque entier à ceux qui le tenoient sous leur dépendance. Mieux eût valu pour lui un complet esclavage ; car le maître au moins nourrit, loge, vêtit son esclave, le soigne dans ses maladies, à cause de l'intérêt qu'il a de le conserver ; mais celui qui n'appartient à personne, on s'en sert pendant qu'il y a quelque profit à en tirer, puis on le laisse là. A quoi est-il bon lorsque l'âge et le labeur ont usé ses forces ? A mourir de faim et de froid au coin de la rue. Encore son aspect choqueroit-il ceux qui ont toutes les joies de la vie. Peut-être leur diroit-il quand ils passent : Un morceau de pain pour l'amour de Dieu ! Cela seroit importun à entendre. On le ramasse donc et on le jette dans un de ces lieux immondes, de ces *dépôts de mendicité*, comme on les appelle, qui sont comme l'entrée de la voirie.

Partout l'amour excessif de soi a étouffé l'amour des autres. Des frères ont dit à leurs frères : « Nous ne sommes pas de même race que vous ; notre sang est plus pur ; nous ne voulons pas le mêler avec le vôtre. Vous et vos enfants, vous êtes à jamais destinés à nous servir. »

Ailleurs on a établi des distinctions fondées, non sur la naissance, mais sur l'argent.

— Que possédez-vous ? — Tant. — Asseyez-vous au banquet social : la table est dressée pour vous. Toi qui n'as rien, retire-toi. Est-ce qu'il y a une patrie pour le pauvre ?

Ainsi la fortune a marqué les rangs, déterminé les classes ; on a eu des droits de toutes sortes, parce qu'on étoit riche,

le privilège exclusif de prendre part à l'administration des affaires de tous, c'est-à-dire de faire ses propres affaires aux dépens de tous ou de presque tous.

Les *prolétaires*, ainsi qu'on les nomme avec un superbe dédain, affranchis individuellement, ont été en masse la propriété de ceux qui règlent les relations entre les membres de la société, le mouvement de l'industrie, les conditions du travail, son prix et la répartition de ses fruits. Ce qu'il leur a plu d'ordonner, on l'a nommé *loi*, et les lois n'ont été pour la plupart que des mesures d'intérêt privé, des moyens d'augmenter et de perpétuer la domination et les abus de la domination du petit nombre sur le plus grand.

Tel est devenu le monde lorsque le lien de la fraternité a été brisé. Le repos, l'opulence, tous les avantages pour les uns ; pour les autres la fatigue, la misère et une fosse au bout.

Ceux-là forment, sous différents noms, les classes élevées ; de ceux-ci se compose le peuple.

***

Vous êtes peuple : sachez d'abord ce que c'est que le peuple.

Il y a des hommes qui, sous le poids du jour, sans cesse exposés au soleil, à la pluie, au vent, à toutes les intempérie des saisons, labourent la terre, déposent dans son sein, avec la semence qui fructifiera, une portion de leur force et de leur vie, en obtiennent ainsi, à la sueur de leur front, la nourriture nécessaire à tous.

Ces hommes-là sont des hommes du peuple.

D'autres exploitent les forêts, les carrières, les mines ;

descendent à d'immenses profondeurs dans les entrailles du sol, afin d'en extraire le sel, la houille, le minerai, tous les matériaux indispensables aux métiers, aux arts. Ceux-ci, comme les premiers, vieillissent dans un dur labeur, pour procurer à tous les choses dont tous ont besoin.

Ce sont encore des hommes du peuple.

D'autres fondent les métaux, les façonnent, leur donnent les formes qui les rendent propres à mille usages variés ; d'autres travaillent le bois ; d'autres tissent la laine, le lin, la soie, fabriquent les étoffes diverses ; d'autres pourvoient de la même manière aux différentes nécessités qui dérivent ou de la nature directement, ou de l'état social.

Ce sont encore des hommes du peuple.

Plusieurs, au milieu de périls continuels, parcourent les mers pour transporter d'une contrée à l'autre ce qui est propre à chacune d'elles, ou luttent contre les flots et les tempêtes, sous les feux des tropiques comme au milieu des glaces polaires, soit pour augmenter par la pêche la masse commune des subsistances, soit pour arracher à l'Océan une multitude de productions utiles à la vie humaine.

Ce sont encore des hommes du peuple.

Et qui prend les armes pour la patrie, qui la défend, qui donne pour elle ses plus belle années, et ses veilles, et son sang ? qui se dévoue et meurt pour la sécurité des autres, pour leur assurer les tranquilles jouissances du foyer domestique, si ce n'est les enfants du peuple ?

Quelques-uns d'eux aussi, à travers mille obstacles, poussés, soutenus par leur génie, développent et perfectionnent les arts, les lettres, les sciences, qui adoucissent les mœurs, civilisent les nations, les environnent de cette splendeur éclatante qu'on appelle la gloire, forment enfin une des

sources, et la plus féconde, de la prospérité publique.

Ainsi, en chaque pays, tous ceux qui fatiguent et qui peinent pour produire et répandre les productions, tous ceux dont l'action tourne au profit de la communauté entière, les classes les plus utiles à son bien-être, les plus indispensables à sa conservation, voilà le peuple. Otez un petit nombre de privilégiés ensevelis dans la pure jouissance, le peuple, c'est le genre humain.

Sans le peuple, nulle prospérité, nul développement, nulle vie ; car point de vie sans travail, et le travail est partout la destinée du peuple.

Qu'il disparût soudain, que deviendroit la société ? Elle disparoîtroit avec lui. Il ne resteroit que quelques rares individus dispersés sur le sol, qu'alors il leur faudroit bien cultiver de leurs mains. Pour vivre ils seroient immédiatement obligés de se faire peuple.

Or, dans cette société, presque uniquement composée du peuple et qui ne subsiste que par le peuple, quelle est la condition du peuple ? que fait-elle pour lui ?

Elle le condamne à lutter sans cesse contre des multitudes d'obstacles de tout genre, qu'elle oppose à l'amélioration de son sort, au soulagement de ses maux ; elle lui laisse à peine une petite portion du fruit de ses travaux ; elle le traite comme le laboureur traite son cheval et son bœuf, et souvent moins bien ; elle lui crée, sous des noms divers, une servitude sans terme et une misère sans espérance.

***

Si l'on comptoit toutes les souffrances que, depuis des siècles et des siècles, le peuple a endurées sur la surface du

globe, non par une suite des lois de la nature, mais des vices de la société, le nombre en égaleroit celui des brins d'herbe qui couvrent la terre humectée de ses pleurs.

(*Le Livre du Peuple.*)

Vos maux viennent des vices de la Société

Vous qui portez le poids du jour, hommes de labeur et de douleur, pauvres déshérités de cette terre si féconde et si belle, pourquoi, quand tout dans la nature se réveille et sourit au matin, que les petits oiseaux, secouant leurs ailes humides de rosée, gazouillent sur la branche l'hymne de joie, que les insectes murmurent dans l'herbe, pourquoi cette tristesse dans votre regard, ce silence sur vos lèvres ? Pourquoi la douce lumière qui s'épanche de l'Orient, lorsqu'il s'ouvre comme une fleur céleste, ne dissipe-t-elle jamais les ténèbres de votre front ?

L'abeille a sa ruche pour s'y retirer, et vous n'avez point d'asile qui soit à vous ; la mite a son vêtement de soie qui la protège contre la froidure, et vos membres sont nus ; le plus chétif vermisseau trouve sur sa plante natale un abri et la nourriture, et vous manquez de l'un et de l'autre.

Ce n'est point que la Providence ait été plus dure envers vous, mais ce que Dieu vous donne, les hommes vous l'ôtent. Que vous a-t-on laissé de ce qu'il prodigue à tous ? Même une goutte d'eau de la mer, on vous défend de la prendre : elle est au fisc, elle n'est pas à vous.

Vos maux, encore un coup, viennent des vices de la société, détournée de sa fin naturelle par l'égoïsme de quel-

ques-uns, et jamais vous ne serez mieux tant que ceux-ci feront seuls les lois. Si vous aviez quelque chose à attendre d'eux, s'ils ne désiroient et ne cherchoient, selon la justice, que le plus grand bien de tous, s'élèveroient-ils au-dessus de tous ? se réserveroient-ils si exclusivement l'administration des affaires de tous ? Est-ce par zèle pour vos intérêts qu'ils vous en interdisent le soin ? est-ce pour eux ou pour vous, pour votre avantage ou pour le leur, qu'ils réclament la domination ? Si pour le leur, à quel titre, et d'où ce privilège ? si pour le vôtre, ils vous jugent donc incapables de discerner vous-mêmes ce qui vous est bon ou mauvais ? vous êtes donc des brutes, suivant eux.

Nous sommes tous enfants du même père, qui est Dieu, et le Père commun n'a point asservi les frères aux frères ; il n'a point dit à l'un : Commande, et à l'autre : Obéis. Ils se doivent mutuellement aide et secours, et justice et charité, rien de plus ; et la société, que les passions insensées et désordonnées, que l'orgueil et la convoitise ont rendue si pesante à la race humaine presque entière, n'est dans son essence, et ne doit être de fait que l'union des forces et des volontés pour atteindre plus sûrement le but de l'existence, que l'organisation de la fraternité.

Y avoit-il des rois, des nobles, des patriciens et des plébéiens avant qu'il y eût des peuples ? Et si le peuple égal et libre préexistoit à toute distinction, toute distinction, si elle n'est pas le fruit de la violence et du brigandage, dérive donc du peuple, de sa volonté indépendante, de son impérissable souveraineté. Hors de là, rien de légitime. Patriciat, noblesse, royauté, toute pré-

rogative, en un mot, qui ne prétend relever que de soi, se soustraire à la volonté, à la souveraineté du peuple, est un attentat contre la société, une usurpation révolutionnaire, un germe au moins de tyrannie.

Le peuple ne fait point de classes, il ne crée point de privilèges, il délègue des fonctions ; il confie tel soin à celui-ci, tel autre soin à celui-là ; il les charge d'exécuter ses décisions, ce qu'il a réglé pour le bien commun selon les formes établies par lui et qu'il peut toujours modifier, changer.

Hypocrites, qui vous dites chrétiens, ouvrez la loi chrétienne, vous y lirez : « Les princes des nations dominent sur elles; et ceux-là sont plus grands qui exercent sur elles la puissance. Il n'en sera pas ainsi entre vous ; mais que celui de vous qui voudra être le plus grand serve les autres, et que celui qui voudra être le premier parmi vous soit le serviteur de tous. »

Donc, à qui que ce soit qui osera se dire votre maître, répondez : « Non. » Ne vous laissez ni opprimer par les hommes de violence, ni tromper par ceux qui vous prêchent la servitude au nom de Dieu, qui s'efforcent de vous plonger dans l'abrutissement de l'ignorance, et disent ensuite : « Le peuple manque de lumières et de raison ; il ne sauroit se conduire lui-même ; il faut, pour son intérêt, qu'il soit gouverné. »

Votre droit, au contraire, est que nul ne vous gouverne, ne vous impose des lois à son gré ; qu'elles émanent de vous seuls, que le dépositaire du pouvoir public exerce un simple office révocable ; qu'il soit votre *serviteur*, et rien de plus.

Quand vous aurez reconquis votre droit, si vous en usez avec sagesse, le monde changera de face : il y aura moins de larmes, et les larmes seront moins amères. Peu à peu

le contraste de l'opulence extrême et de l'extrême indigence cessera d'affliger l'humanité. La faim hâve et morne ne s'assiéra plus à votre foyer. Tous auront l'aliment du corps et celui de l'esprit. Partagés comme ils le doivent être entre des frères, les biens que la Providence nous a départis se multiplieront par le partage même. Les enfants ne demanderont plus en pleurant à leur père, lorsqu'il rentre le soir exténué de fatigue, le pain qui leur manque : ils n'élèveront plus leurs petites mains innocentes au ciel que pour le bénir de ses dons. Le sourire renaîtra sur les lèvres maternelles ; et le vieillard rassasié de jours, en voyant vers l'automne le soleil, à demi voilé par les nuages du couchant, dorer de ses derniers rayons les feuilles jaunissantes et l'herbe flétrie, se réjouira dans le pressentiment intime et mystérieux d'un nouveau printemps et d'une aurore nouvelle.

(*Le Livre du Peuple.*)

Le droit du peuple. Sa servitude

Quelle que soit l'origine d'une association humaine, chacun de ses membres y apporte avec soi son droit tel que nous l'avons expliqué, et l'y conserve immuablement, car le droit, je le répète, ne peut ni se perdre ni s'aliéner ; et l'ensemble de ces droits égaux, et les mêmes pour tous, forme le droit du peuple, le droit social ; car le peuple c'est la société, qui ne subsiste que par lui, et n'existeroit pas un seul instant sans lui.

Le peuple a donc, comme l'individu, le droit de vivre, le droit de se conserver et de se développer librement. Toute atteinte portée à ce droit est une violation des lois du Créa-

teur ; et plus cette violation est profonde, plus les maux qu'elle engendre sont profonds aussi.

Et maintenant, ô peuple ! dis-moi ce qu'est devenu ton droit en ce monde ? dis-moi ce que fut jadis, ce qu'est encore ta pauvre vie si chargée de labeur ?

Esclave autrefois, puis serf durant de longs âges, toujours opprimé, exploité toujours, semblable au pré qu'on fauche au printemps et qu'on livre encore à une dent avide en automne, quel fruit as-tu retiré de ce qu'on a par moquerie appelé ton affranchissement ?

Pourquoi te traînes-tu avec tant de douleur sur cette terre, donnée en héritage à tous les hommes indistinctement, et que tous ils devroient parcourir en dominateurs ?

Pourquoi au milieu des productions qu'elle offre de soi-même et que multiplie ton travail, gémis-tu si souvent dans l'angoisse de la faim ?

Pourquoi n'as-tu d'abri ni contre les vents glacés de l'hiver, ni contre les feux du soleil dans la saison brûlante ?

Pourquoi manques-tu et de vêtements pour recouvrir tes membres exténués, et d'un linceul pour les envelopper lorsqu'on les jette dans la fosse commune, où ils se reposent pour la première fois ?

Lorsque la pluie descend des nuées, elle rafraîchit et désaltère la plus humble plante cachée en un coin de la vallée, comme l'arbre qui, sur la montagne, étend au loin ses fortes branches et dresse sa tête altière.

Pourquoi, inquiet du jour présent, inquiet du lendemain, les joies de la famille se changent-elles pour toi en amers soucis ? Pourquoi, à la table où le commun père veut que s'asseyent tous ses enfants, ta coupe ne se remplit-elle que d'un vin troublé ?

Pourquoi, absorbé dès le premier âge dans les travaux du corps, ne recueilles-tu qu'avec tant de peine quelques foibles rayons de la lumière dont se nourrit l'esprit ? Pourquoi l'arbre de la science ne se lève-t-il point sur l'horizon du monde ténébreux où l'on t'a relégué ?

Notre vie sur la terre ne sauroit sans doute être exempte de douleurs. Le besoin, la souffrance même, en excitant notre activité, sont une condition du progrès commun. Sans doute encore, égaux en droits, les hommes ne possèdent point de facultés égales, ne naissent pas tous en des circonstances également favorables à leur développement ; et cette inégalité d'où résultent, avec des inclinations différentes, des aptitudes particulières aux diverses fonctions qu'implique l'existence de la société, contribue au bien général.

Mais ce bien, tous doivent y participer, et il n'est même le bien général que parce qu'il est le bien du plus grand nombre, le bien du peuple, et non de quelques individus, ou de quelques classes seulement. Qu'un homme en effet regorgeât de richesses, tous les autres restant pauvres, appelleroit-on sa richesse la richesse générale ?

Or, presque partout la jouissance des biens naturellement destinés à tous a été le partage exclusif de quelques-uns, qui, tenant le peuple sous leur sujétion, et oubliant à son égard les sentiments que les frères doivent aux frères, l'ont traité comme des animaux que le jour on attelle à la charrue, et à qui on jette le soir une poignée de paille à l'étable.

Et ils ont pu le traiter ainsi, ils ont pu maintenir dans la servitude, et l'ignorance, et la misère, et l'abaissement, parce que, maîtres de la société et l'organisant à leur gré,

dans l'unique vue de leur intérêt propre, ils ont ôté au peuple les moyens de défendre les siens, en le dépouillant de ses droits politiques, en lui interdisant toute espèce de concours dans la confection des lois, dans la gestion des affaires communes, et le réduisant à une simple obéissance passive.

Des maux qui sont dans le monde, une grande partie vient de là ; et point de soulagement à y espérer, aussi longtemps que subsistera cette inique violation de l'égalité naturelle.

(*Le Livre du Peuple.*)

La classe opprimée

Au sens le plus général, le peuple c'est tout le monde, c'est la collection des individus dont se compose une nation, une société déterminée. Ainsi on dit le peuple romain, le peuple françois, anglois, espagnol, etc., et, sous cette dénomination commune, on comprend sans exception tous les membres de l'unité sociale que régit le même gouvernement.

Mais comme chez les anciens presque partout on distinguoit, dans la même société, deux classes séparées par des différences radicales, celle des hommes libres et celles des esclaves, le mot peuple désignoit exclusivement ceux-là, les autres, en dehors du droit humain, n'étant que des *choses* et non des personnes.

Puis, dans la classe même des hommes libres, les uns l'étant plus, le autres moins, les uns jouissant de certains droits politiques et civils dont les autres étoient entièrement privés, on nomma ces derniers *plebs*, la plèbe, le peuple comme nous dirions, et le peuple, en ce sens, se composa

de tous ceux qui appartenoient à la classe inférieure, assujettie à divers degrés, selon les lieux et selon les temps, à la classe supérieure ou privilégiée : de sorte que, dans la plupart des sociétés anciennes, il existoit trois ordres correspondant à autant de conditions différentes d'existence : les hommes du privilège, *optimates*, nobles, patriciens, etc., la plèbe et les esclaves.

Plus tard, parmi les chrétiens mêmes, et en dehors du servage, reste modifié de l'esclavage antique, la société se partagea également en deux classes distinctes, l'une investie de droits obstinément refusés à l'autre, l'une dominante et l'autre dominée, l'une généralement riche et l'autre généralement pauvre, et cette dernière reçut particulièrement le nom de peuple. Cette dénomination s'est perpétuée jusqu'à nos jours avec la distinction qu'elle exprime, et c'est en ce sens que nous employons le mot peuple dans cet écrit. Il y désigne la classe dominée en opposition avec la classe dominatrice, la classe politiquement esclave en opposition avec la classe politiquement libre.

Tel que nous venons de le définir, le peuple forme dans toute société, sans nulle comparaison, le plus grand nombre ; et, en outre, cette même société ne subsiste que par lui : car aucune société ne subsisteroit seulement vingt-quatre heures, si tous les travaux s'arrêtoient soudain, et tous les travaux indispensables pour la conservation de la vie sont dévolus au peuple, aussi bien que ceux qui contribuent à la rendre plus commode et plus douce. Laboureurs, artisans, producteurs de toute sorte, navigateurs, marchands, tout cela n'est-il pas peuple ? Or, que seroit une nation privée de ce qu'elle doit à l'incessant labeur de ces hommes, en utilité les premiers de

tous ? Et que resteroit-il d'elle, si on les en retranchoit ?

On peut dire que, sur un milliard environ d'individus dont se compose le genre humain, plus de neuf cents millions appartiennent au peuple. L'histoire du peuple est donc l'histoire du genre humain ; l'état du peuple représente son état véritable, il est à chaque époque la mesure réelle du progrès.

Le peuple est l'arbre qui ne meurt point, qui subsiste indéfiniment ; les individus sont les feuilles qui se renouvellent chaque année, qu'il nourrit de sa sève et qui contribuent, pendant qu'elles vivent, à l'entretenir. Ce qui par son éclat attire les regards et trop souvent fait oublier le reste, la vraie grandeur dans tous les ordres, les vertus éminentes, le génie, ce sont les fleurs dont l'arbre se pare et qui manifestent les fécondes puissances qu'il renferme en soi.

De l'étude attentive du passé, il résulte clairement que la condition générale de l'humanité, c'est-à-dire du peuple, comme on vient de le voir, a été sans cesse en s'améliorant depuis les premiers temps connus jusqu'à celui-ci, et que cette amélioration progressive s'est accomplie suivant des lois perpétuellement les mêmes, et qui dès lors ont leur racine dans l'immuable nature des choses et dans celle de l'homme particulièrement. D'où se déduit cette consolante et certaine conséquence, que la condition du peuple continuera de s'améliorer sous l'influence constante des mêmes lois, de telle sorte que chaque progrès procède du progrès précédent, par une évolution régulière, un mouvement naturel dont les apparences peuvent varier, mais dont jamais la direction ne change.

(*Du Passé et de l'Avenir du Peuple.*)

De l'esclavage moderne

Chez les anciennes nations, le peuple n'existoit pas. Ce que nous appelons le peuple, c'étoient les esclaves. Hommes de travail, ils cultivoient le sol, vaquoient au service intérieur de la maison, exerçoient les arts mécaniques, quelquefois les arts libéraux (1), et les plus importants, tels que la médecine. Membre de la cité, et seul, à ce titre, investi des fonctions publiques, l'homme libre gouvernoit, administroit, jugeoit, ou, affranchi de tout autre soin que les soins domestiques, vivoit oisif, soit de ses revenus, soit des revenus de l'État ; car l'État nourrissoit les citoyens incapables de pourvoir à leur subsistance.

Ainsi l'homme libre possédoit, ou pouvoit posséder, ne dépendoit que des lois, participoit de droit et de fait à la souveraineté ; et c'étoit là son caractère.

L'esclave, au contraire, vendable, achetable, étoit, comme le cheval et le bœuf, la propriété du maître, dépendoit de ses volontés, n'en pouvoit lui-même avoir aucune, pur instrument, pure chose, privé qu'il étoit, selon le droit admis alors universellement, de personnalité et de nom : d'où, jusqu'à notre temps, l'expression d'homme *sans nom*, vestige, après tant de siècles, reconnoissable encore de l'esclavage antique.

Son abolition ne s'opéra qu'avec une extrême lenteur par un progrès presque insensible, et l'on ne doit pas croire que jamais elle ait été complète, au sein même de la

(1) Quelques Romains avaient, parmi leurs esclaves, des grammairiens, des poètes, des gens de lettres, comme nous disons aujourd'hui. Térence étoit esclave. [Les quelques notes qui suivent sont de Lamennais.]

civilisation chrétienne la plus avancée. On le verra clairement, lorsque tout à l'heure nous parlerons de l'époque présente.

Le premier pas vers l'affranchissement ne fut qu'une légère modification dans la servitude. Le serf, en effet, et une partie de l'Europe est encore couverte de serfs, ne se distinguoit de l'esclave ancien que par une dépendance personnelle un peu moins profonde. Le mariage religieux lui créoit une famille, et c'étoit beaucoup : longtemps les plébéiens combattirent à Rome pour conquérir ce droit (1). Quoique inféodé à la glèbe et appartenant lui et les siens au possesseur du sol, un foible commencement de propriété, il est vrai, très précaire, étoit cependant compatible avec son état, que l'influence des mœurs générales et, pour ainsi dire, la sourde germination des idées dans lesquelles ces mœurs avoient leur racine, amélioroit progressivement. Si le caractère d'homme n'étoit pas respecté en lui, il y étoit au moins reconnu. L'escalavage devenoit de jour en jour une contradiction. Ce changement, presque inaperçu, renfermoit tout l'avenir de l'humanité.

Le servage, originairement, s'étendoit aux habitants même des villes (2) où s'aggloméroit la population industrielle et commerçante. Le besoin que l'on avoit d'elle, le profit que les classes privilégiées tiroient de ses travaux, les moyens que sa richesse, difficile à saisir sans en tarir la source, lui fournissoient pour acquérir à prix d'argent les immunités, objet de ses ardents désirs, changèrent peu

(1) Connubium, jus connubii.

(2) Dans ce tableau général nous ne tenons pas compte de certaines positions particulières créées par le mélange de la vieille et de la nouvelle société après la conquête.

à peu sa condition, jusqu'à l'époque où commença cette opiniâtre et glorieuse lutte, dont l'affranchissement des communes fut le fruit. Car la liberté veut être conquise, jamais elle n'est concédée volontairement, et il est remarquable que partout elle a été primitivement due aux efforts généreux de l'artisan, toujours le premier à la réclamer, le premier à l'obtenir en mourant pour elle.

Cette révolution, car c'en étoit une, et plus grande qu'on ne pouvoit le soupçonner alors, cette révolution constitua proprement le tiers état. Les rapports réciproques des différentes classes ayant changé, le mot peuple changea également de signification. Jusque-là le peuple c'étoit le serf, à peu près uniquement. Placé comme une base inerte au plus bas degré de la société, il en portoit tout le poids. Sans droits aucuns, il ne voyoit au-dessus de lui que des maîtres, et tous ses devoirs se résumoient dans le devoir absolu d'une obéissance aveugle. La religion seule le relevoit, mais dans une autre sphère, et c'est à elle, c'est au christianisme qu'il dut de pouvoir peu à peu sortir de cet abîme d'abaissement. Car le christianisme le déclaroit enfant de Dieu, frère du Christ, égal, dans l'ordre de la nature et dans celui de la grâce, à ses oppresseurs, et cette contradiction entre la foi religieuse et le fait social conduisoit forcément ou au redressement du fait social, ou à l'abolition de la foi religieuse.

Après l'établissement des communes, qui donna naissance à la bourgeoisie, à mesure que, par une lente progression d'affranchissement, le servage disparoissoit, il se forma, au sein du système féodal, une classification nouvelle. La nation se partagea en nobles et en roturiers, et cette distinction continua de rappeler, par la réalité des

choses, sous des noms différents, l'esclavage ancien, modifié seulement, et non détruit.

En effet, les caractères fondamentaux de l'esclavage, la sujétion d'une part, de l'autre la domination, subsistoient d'une manière tranchée, au fond de l'organisation sociale. Si on reconnoissoit au peuple quelques droits résultant plutôt d'une tolérance tacite, de concessions toujours révocables, que de lois expresses, et impunément violées dans la pratique, on lui en déniait un plus grand nombre, et sa condition demeura tellement inférieure, que, pour se l'expliquer, on tomba comme naturellement dans l'idée de deux races si distantes qu'elles ne pouvoient se mêler sans une sorte de profanation.

Un ambassadeur de Venise près de François II, décrivant la constitution de la France à cette époque, parle des trois ordres, dont le dernier est l'*état du peuple ou le tiers état*. Expliquant ensuite ce que c'est que la noblesse : « Par le mot de nobles, on entend, dit-il, *ceux qui sont libres*, et qui ne payent au roi aucune espèce d'imposition (1). »

Si le caractère distinctif du noble était d'*être libre*, le caractère distinctif du peuple était de ne l'être pas.

Qu'étoit donc le peuple ? Dans les cahiers de la province d'Anjou, pour les États généraux convoqués à Orléans en 1560, après de vives plaintes sur les abus, les exactions, les oppressions des deux premiers ordres, on lit ce qui suit : « Reste le tiers état ; lequel trouvons sans macule publique. C'est celuy qui soutient les guerres ; en temps de paix entretient le Roy, laboure la terre, fournit de toutes les

(1) Discours de Michel Soriano, Vénitien, touchant son ambassade en France.

choses nécessaires à la vie de l'homme : toutesfois est grandement taillé de subsides et de taxes insupportables (1). »

En 1614, sous Louis XIII, les actes authentiques des États généraux constatent l'existence des mêmes faits. Le Tiers, ayant osé dire que les trois ordres sont *frères*, la Noblesse répond : « Qu'il n'y a aucune fraternité entre elle et le Tiers ; qu'ils ne veulent pas que les enfants de cordonniers et de savetiers les appellent leurs frères ; et qu'il y a autant de différence entre eux et le Tiers comme entre *le maître et le valet.* »

Puis, déléguant un député pour porter plainte au roi de l'insolence de ce *valet*, cet organe officiel de l'ordre entier de la noblesse s'exprime ainsi : « J'ai honte, Sire, de vous dire les termes qui de nouveau nous ont offensés. Ils comparent vostre Estat à une famille composée de trois frères. Ils disent que l'ordre ecclésiastique est l'aîné, le nôtre le puîné, et eux les cadets. En quelle misérable condition sommes-nous tombés si cette parole est véritable ! Eh quoi ! tant de services signalés rendus de temps immémorial, tant d'honneurs et de dignités transmis héréditairement à la noblesse, et mérités par ses labeurs et fidélité, l'auroient-ils, au lieu de l'élever, tellement rabaissée qu'elle fût avec le vulgaire en la plus étroite sorte de société qui soit parmi les hommes, qui est la fraternité ! Chacun reconnoît qu'ils ne peuvent en aucune façon se comparer à nous. »

Ecoutez maintenant l'esclave du dix-septième siècle et son cri de détresse : « Chose horrible et détestable non seulement à voir, mais à ouïr raconter ! Il faut avoir un triple

(1) Histoire de l'État de France, tant de la république que de la religion sous le règne de François II, par Régnier, sieur de la Planche, t. II, pag. 76.

acier et un grand rempart de diamants autour du cœur pour en parler sans larmes et sans soupirs : le pauvre peuple travaille inscessamment, ne pardonnant ni à son corps ni quasi à son âme, c'est-à-dire à sa vie, pour nourrir l'universel du royaume ; il laboure la terre, l'améliore, la dépouille ; il met à profit ce qu'elle rapporte ; il n'y a ni saison, mois, semaine, jour ni heure qui ne requière son travail assidu : en un mot, il se rend ministre et quasi-médiateur de la vie que Dieu nous donne, et qui ne peut être maintenue que par les biens de la terre. Et de son travail il ne lui reste que la sueur et la misère ; ce qui lui demeure de plus présent s'emploie à l'acquit des tailles, de la gabelle, des aides et autres subventions. Et n'ayant plus rien, encore est-il forcé d'en trouver pour certaines personnes, lesquelles déchirent votre peuple par commissions, recherches et autres mauvaises intentions trop tolérées. C'est miracle qu'il puisse fournir à tant de demandes : aussi s'en va-t-il accablé.

« Ce pauvre peuple, qui n'a pour tout partage que le labeur de la terre, le travail de ses bras et la sueur de son front, accablé de la taille, d'impôt du sel, doublement retaillé par les recherches impitoyables et barbares de mille partisans, ensuite de trois années stériles, a été vu manger l'herbe au milieu de prés avec les brutes ; autres, plus impatients, sont allés à milliers en pays étrangers, détestant leur terre natale, ingrate de leur avoir dénié la nourriture, fuyant leurs compatriotes pour avoir impiteusement contribué à leur oppression, en tant qu'ils n'ont pu subvenir à leurs misères. »

Malgré un progrès incontestable à d'autres égards, qu'y auroit-il aujourd'hui même à changer dans ce tableau ?

Le peuple gémit toujours sous le fardeau des mêmes charges ; *il soutient les guerres, entretient le roi, laboure la terre, met à profit ce qu'elle rapporte, se rend ministre et quasi-médiateur de la vie que Dieu nous donne* ; et le fruit de tout cela, la récompense de ces incessants bienfaits, quelle est-elle ? La sueur, l'angoisse, la nudité, la faim, tant qu'il respire, et après, sa part dans la fosse banale.

Un droit nouveau, fondé sur l'égalité de nature, est devenu de croyance commune ; il faut, pour le combattre, s'envelopper d'équivoques, d'hypocrites semblants, fourvoyer l'esprit en mille détours obscurs ; nul n'oseroit le nier ouvertement. Mais ce droit si puissant sur la raison publique, ce droit élevé à la hauteur d'un dogme religieux et qu'on pourroit désormais appeler la conscience des peuples chrétiens, ce droit est resté jusqu'ici à l'état de simple idée, de pur sentiment ; il n'a eu presque aucune influence sur les faits extérieurs, n'a reçu aucune large application pratique. Dans l'effective réalité, nous en sommes encore à la solution païenne du problème social, à l'esclavage des nations antiques, atténué seulement et déguisé sous d'autres noms et sous d'autres formes.

(*De l'Esclavage moderne.*)

Le droit et le devoir

Plusieurs ne vous parlent que de vos devoirs, d'autres ne vous parlent que de vos droits : c'est séparer dangereusement ce qui de fait est inséparable. Il faut que vous connoissiez et vos devoirs et vos droits, pour défendre ceux-ci, pour accomplir ceux-là, jamais vous ne sortirez autrement de votre misère.

Le droit et le devoir sont comme deux palmiers, qui ne portent point de fruit s'ils ne croissent à côté l'un de l'autre.

Votre droit, c'est vous, votre vie, votre liberté.

Est-ce que chacun n'a pas le droit de vivre, le droit de conserver ce qu'il tient de Dieu ?

Est-ce que chacun n'a pas le droit d'exercer sans obstacle et de développer ses facultés tant spirituelles que corporelles, afin de pourvoir à ses besoins, d'améliorer sa condition, de s'éloigner toujours plus de la brute et de s'approcher toujours plus de Dieu ?

Est-ce qu'on peut justement retenir un pauvre être humain dans son ignorance et dans sa misère, dans son dénûment et son abaissement, lorsque ses efforts pour en sortir ne nuisent à personne, ou ne nuisent qu'à ceux qui fondent leur bien-être sur l'iniquité en le fondant sur le mal des autres ?

La colère de ces hommes mauvais lorsque le foible secoue des chaînes qui l'étreignent, n'est-ce pas la colère de la bête féroce contre sa victime qui se débat ? et leurs plaintes, ne sont-ce pas les plaintes du vautour à qui sa proie échappe ?

Or, ce qui est vrai de chacun est vrai de tous : tous doivent vivre, tous doivent jouir d'une légitime liberté d'action, pour accomplir leur fin en se développant et se perfectionnant sans cesse. On doit donc mutuellement respecter le droit les uns des autres, et c'est là le commencement du devoir, la justice.

Mais la justice ne suffiroit pas aux besoins de l'humanité. Chacun sous son empire jouiroit à la vérité pleinement de son droit, mais resteroit isolé dans le monde, privé des secours et de l'aide perpétuellement nécessaire à tous. Un

homme manqueroit-il de pain, on diroit : Qu'il en cherche ; est-ce que je l'en empêche ? Je ne lui ai point enlevé ce qui étoit à lui. Chacun chez soi et chacun pour soi. On répéteroit le mot de Caïn : « Suis-je chargé de mon frère ? » La veuve, l'orphelin, le malade, le foible, seroient abandonnés. Nul appui réciproque, nul bon office désintéressé ; partout l'égoïsme et l'indifférence ; plus de liens véritables, plus de souffrances ni de joies partagées, plus de respiration commune. La vie, retirée au fond de chaque cœur, s'y consumeroit solitaire comme une lampe dans un tombeau, n'éclairant que les débris de l'homme ; car un homme sans entrailles, dénué de compassion, de sympathies, d'amour, qu'est-ce autre chose qu'un cadavre qui se meut ?

Et puisque nous avons tous besoin les uns des autres, comme les frêles tiges des herbes des champs que le moindre souffle agite et courbe ; puisque le genre humain périroit sans une mutuelle communication des biens que chacun possède individuellement en vertu de la loi de justice, une autre loi est nécessaire à sa conservation, et cette loi est la charité, et la charité, qui forme un seul corps vivant des membres épars de l'humanité, et la consommation du devoir, dont la justice est le premier fondement.

Que seroit un homme privé de toute liberté sur la terre, qui ne pourroit ni aller, ni venir, ni agir qu'autant qu'un autre le lui commanderoit ou le lui permettroit ! Que seroit-ce qu'un peuple entier réduit à cette condition ? Les bêtes sauvages vivent plus heureuses et moins dégradées au sein des forêts.

Mais aussi que seroit un homme concentré uniquement en lui-même par l'égoïsme, ne nuisant à personne directement et ne servant non plus personne, ne songeant qu'à

soi, ne vivant que pour soi ? Que seroit un peuple composé d'individus sans liens, où nul ne compatiroit aux maux d'autrui, ne se tiendroit obligé d'aider ses frères et de les secourir ; où tout échange de services, tout acte de miséricorde et de pitié ne seroit qu'un calcul d'intérêt; où la plainte de celui qui souffre, les gémissements de la douleur, le sanglot de la détresse, le cri de la faim, s'exhaleroient dans les airs comme un vain bruit ; où rien ne se répandroit de chacun en tous et de tous en chacun, par une secrète impulsion de l'amour, qui ne sait ce que c'est que posséder, parce qu'il ne jouit que de ce qu'il donne ?

Ce peuple, semblable aux légers débris abandonnés sur l'aire après que le grain a été recueilli, pourriroit bien vite dans la boue, s'il n'était emporté par l'une de ces tempêtes à qui Dieu ordonne de passer sur ce monde pour le purifier.

C'est le droit qui affranchit, mais c'est le devoir qui unit et l'union c'est la vie, et la parfaite union est la vie parfaite.

(*Le Livre du Peuple*).

Le prix du devoir

Ne l'oubliez jamais, nulle société, nulle vie sans le devoir ; et la religion n'est dans ses préceptes que le devoir même, et dans ses doctrines que l'ensemble des vérités qui forment la base immuable, éternelle du devoir.

Celui qui se déclare sans religion se déclare donc en dehors du devoir, en dehors des sentiments, des croyances unanimes, de l'universel instinct ; il nie l'intelligence et

la conscience humaine, sa nature et les lois de sa nature ; il nie la société, il se nie lui-même ; car sans la société, comment subsisteroit-il ? que seroit-il ?

Si chaque homme ne devoit rien aux autres hommes, les autres non plus ne lui devroient rien. Perpétuellement, radicalement en guerre avec eux comme avec tous les êtres, il offriroit au sein de l'univers l'effrayant assemblage d'une convoitise illimitée et d'une impuissance infinie.

Y a-t-il une misère égale à cette misère ?

Le premier fruit du devoir, de l'exactitude à la remplir, est, au contraire, l'actuelle jouissance d'un bien-être au-dessus de tous les biens, le calme intérieur et la paix et le doux contentement, et cette joie pure qui console l'âme des traverses de la vie, et la transporte et la dilate comme en un monde meilleur.

La vertu est d'abord sa propre récompense, et le vice engendre la punition qui le suit infailliblement. De combien de soucis, d'inquiétudes, de maux de toutes sortes n'est-il pas la source ! Vîtes-vous jamais le méchant heureux ? La richesse, le pouvoir peuvent être son partage ; mais ni le pouvoir, ni la richesse ne sont le bonheur, et si vous saviez quelles plaies hideuses recouvrent l'ordinaire les vêtements d'or et de soie, si elles vous étoient soudain dévoilées, vous reculeriez d'épouvante.

Gardez-vous de juger sur les dehors. Certaines plantes vénéneuses croissent dans la pourriture ; souvent elles brillent des plus vives couleurs : ouvrez-les, qu'y a-t-il dedans ? une poudre infecte et noire.

Dans la société mauvaise et antichrétienne où vous vivez, il ne suffit pas toujours de régler ses actions sur la loi morale pour prospérer. L'obéissance à cette divine

loi ne laisse pas néanmoins de porter son fruit immédiat. Jetez les yeux près de vous : regardez cette famille dont les membres, fidèles au devoir, ne s'en écartent en aucune chose ; où le produit du travail commun, consacré à pourvoir aux communs besoins, n'est jamais dissipé en de honteux plaisirs ; où le père ne donne que de bons exemples ; où la femme, occupée des soins domestiques, dévouée avec tendresse à son mari, à ses enfants, est pour eux l'objet d'une tendresse et d'un dévouement semblables. Cette famille, sans doute, n'est point à l'abri de la pauvreté : qui cependant ne préféreroit son sort à celui d'une famille plus favorisée de la fortune, mais en proie au désordre et à l'inconduite ; où les querelles intestines, la jalousie, la haine, naissent chaque jour, à chaque heure, de la violation des devoirs mutuels ? On respecte celle-là, on se sent comme attiré vers elle par un sentiment affectueux et doux ; on méprise celle-ci, et on la fuit comme on fuiroit un reptile immonde.

Oh ! qui seroit une seule fois descendu au fond du cœur de l'homme de bien, de l'homme qu'anime l'amour de Dieu et l'amour de ses frères, il y découvriroit de secrètes joies si vives, si pures, qu'il prendroit à dégoût toutes les autres joies.

Ainsi le premier effet du devoir est de diminuer les maux de la vie, d'en adoucir l'amertume et d'y mêler tout un ordre ineffable de jouissances inconnues à ceux que les passions mauvaises dominent ou que l'égoïsme concentre en eux-mêmes. N'y eût-il que ce prix attaché à son accomplissement, ne seroit-il pas assez grand déjà ?

Mais le devoir, rempli fidèlement, produit encore un autre effet par le merveilleux enchaînement des lois qui constituent l'ordre : il réalise le droit. Peuple, c'est par lui,

uniquement par lui, que tu parviendras à recouvrer ceux dont l'injustice t'a dépouillé. Qui de vous pourroit lutter seul contre la puissance des oppresseurs ? Ils le briseroient comme un vase d'argile. Pour les vaincre, il est nécessaire que vous soyez unis ; et quelle union possible si l'amour n'en est le lien, si, pleinement soumis à la loi du devoir, chacun de vous, respirant et vivant en ses frères, n'est prêt à se dévouer, à mourir pour eux ?

Vous avez d'abord à reconquérir votre dignité d'homme, le libre exercice de votre inaliénable souveraineté. Or, pour cela, que faut-il ? Une volonté commune et un effort commun, c'est-à-dire, la conscience du droit d'autrui comme de son droit propre, la fusion parfaite des intérêts en un seul intérêt. Autrement ce ne seroit pas le droit, ce seroit un privilège que l'on réclameroit, et l'on auroit dès lors contre soi, et ceux qui repoussent le privilège et ceux qui déjà jouissent du privilège.

Si donc vous n'aimez vos frères comme vous-même, nulle espérance d'affranchissement ; résignez-vous à servir toujours ; vous n'avez à attendre que cela.

Que si chacun de vous, au contraire, aime son frère comme soi-même, il ne souffrira point qu'on l'opprime, il lui prêtera en toute circonstance aide et secours contre la force inique, et de l'universelle charité sortira une résistance universelle à l'oppression.

Lorsqu'on n'attaque que l'injustice, on triomphe tôt ou tard. Afin de triompher certainement, ne veuillez donc rien que de juste. Respectez le droit de ceux même qui ont foulé le vôtre aux pieds. Que la sûreté, la liberté, la propriété de tous sans exception vous soient sacrées, car le devoir s'étend à tous également. Si une fois vous violez le

devoir, où s'arrêteroit cette violation ? Ce n'est point avec le désordre qu'on remédie au désordre. De quoi vous accusent vos ennemis ? De vouloir uniquement substituer votre domination à leur domination, pour en abuser comme ils en abusent ; de nourrir des pensées de vengeance, des projets de tyrannie ; et de là, dans les esprits, une crainte vague dont ils profitent avec adresse pour prolonger votre asservissement.

Dissipez ces fantômes sinistres évoqués par de détestables imposteurs afin d'intimider des hommes simples et bons et les détourner des voies de l'avenir. Proclamez le devoir en même temps que le droit ; ne les séparez point en vous-même ; qu'ils soient à jamais unis dans votre conscience et dans vos œuvres. Alors s'évanouira le plus grand obstacle à ce que vous désirez et devez désirer.

Vous avez aussi à vous créer dans l'ordre matériel une existence moins précaire, moins dure ; à combattre la faim, à faire en sorte d'assurer à vos femmes et à vos enfants le nécessaire, qui ne manque, parmi toutes les créatures, qu'à l'homme seul. Or, pourquoi vous manque-t-il ? Parce que d'autres absorbent le fruit de votre labeur et s'en engraissent. Et d'où vient ce mal ? De ce que chacun de vous, privé dans son isolement des moyens d'établir et de soutenir une concurrence réelle entre le capital et le travail, est livré sans défense à l'avidité de ceux qui vous exploitent tous. Comment sortirez-vous de cette funeste dépendance ? En vous unissant, en vous associant. Ce qu'un ne peut pas dix le peuvent, et mille encore mieux.

Le castor solitaire vit à grand'peine dans le premier trou qu'il rencontre sur la rive du fleuve : associé à d'autres castors, il bâtit en travers du courant de vastes et

commodes demeures où ils vivent tous dans l'abondance.

Mais aucune association n'est possible, aucune ne sauroit prospérer si elle n'a pour base la confiance mutuelle, la probité, la conduite morale de ses membres, ainsi qu'une sage économie. L'injustice et la mauvaise foi, la paresse et l'intempérance la dissoudroient immédiatement. Au lieu de produire l'unité d'action, elle deviendroit une cause permanente de discordes et d'inimitiés. La pratique rigoureuse du devoir est donc une condition indispensable de l'association. Bien plus : le devoir en est le principe générateur, elle naît de lui spontanément : car, en réalité, qu'est-elle, sinon la fraternité même, organisée pour atteindre plus sûrement et plus pleinement son but ? Celui qui, n'aimant que soi, ne songe non plus qu'à soi, avec qui s'associeroit-il ? Et comment concevoir que ce qui sépare puisse unir jamais ? Les mots mêmes sont contradictoires.

Vous direz : Il est vrai, l'association seroit un puissant remède à nos maux ; mais ceux qui profitent de nos maux en souffriront-ils le remède ? Ils jetteront leurs lois entre chacun de nous et ses frères, et tous nos efforts pour nous rapprocher seront vains, et les violences qu'ils provoqueront infailliblement contre nous aggraveront encore notre misère.

Et moi, je vous dis : Veuillez seulement, et les lois iniques disparaîtront soudain, et la violence des oppresseurs se brisera contre votre fermeté inflexible et juste. Rien ne résiste à l'union du droit et du devoir.

Souvenez-vous des castors. Vous êtes dispersés sur les bords du fleuve : assemblez-vous, entendez-vous, et vous aurez bientôt opposé une digue inébranlable à ses eaux rapides et profondes.

(*Le Livre du Peuple.*)

Les systèmes socialistes

Quelque divers que soient les systèmes nés du besoin d'un ordre social moins imparfait que l'ordre actuel, ils ont néanmoins un caractère commun, qui est de briser la tradition humaine, d'être non seulement en dehors de la loi historique du progrès, mais en opposition directe avec elle ; de sorte que, pour qu'ils fussent vrais, il faudroit que les lois de l'homme, et conséquemment les lois de la création, eussent changé.

L'histoire, en effet, nous montre l'humanité se développant à mesure que le dogme se développe, ou à mesure qu'elle avance dans la conception de Dieu et de l'Univers distinct de lui et uni à lui ; de manière qu'à chacune des phases de ce développement dogmatique correspond une notion du droit et du devoir sur laquelle se modèle la société, qui n'en est que l'expression, la réalisation extérieure.

Or, loin de continuer ce mouvement, qui a son point de départ et sa raison unique dans le dogme primordial où sont renfermées toutes les conditions, toutes les lois de l'existence, les systèmes que nous avons à examiner s'en séparent complètement dès l'origine : d'où vient que, dès l'origine aussi, et sans parler, quant à présent, des vices particuliers de chacun d'eux, ils sont tous également frappés d'impuissance.

Les uns (1) nient Dieu, et avec Dieu tout droit, tout devoir, toute loi morale possible, et vont se perdre logique-

(1) Owenistes.

ment dans le fatalisme de la Nature, dans les ténèbres cimmériennes de faits qui ne peuvent être conçus ni comme nécessaires, puisqu'ils changent et varient continuellement, ni comme contingents, puisqu'on rejette toute cause en dehors d'eux. Qu'est-ce que l'homme dans ce système ? Un je ne sais quoi indéfinissable, un fantôme d'être sans liberté, sans responsabilité, un rouage aveugle d'une machine aveugle.

D'autres (1), au contraire, admettent Dieu et nient la création, qui n'a pour eux qu'une simple existence idéale, et conséquemment ils nient aussi et le droit qui n'auroit aucune application possible, qui ne seroit, comme la création même, qu'une chimère, une illusion vaine, et le devoir qui n'offre aucun sens, puisqu'il n'existe qu'un Etre éternellement concentré en soi, éternellement seul. C'est encore, sous une autre forme, le fatalisme pur, un fatalisme abstrait, substitué au fatalisme physique des matérialistes, dans lequel il tend à retomber.

D'autres (2), sans s'expliquer directement ni sur Dieu, ni sur la Création, ni sur leurs rapports réciproques, identifient le droit avec les penchants de l'homme, quels qu'ils soient, les déclarant tous légitimes au même titre, et niant ainsi toute distinction fondamentale du bien et du mal, par conséquent tout devoir : doctrine qui se résout dans le naturalisme et l'individualisme absolu, et qui, sous ce rapport, rentre dans celles des benthamistes, et, en général, des matérialistes, lesquels n'admettent d'autre principe et d'autre règle des actes que l'*utile*, ni d'autre morale que l'intérêt.

(1) Saint-Simoniens.
(2) Fouriéristes.

D'autres enfin ne se préoccupent d'aucune idée première, d'aucune conception des causes primordiales et nécessaires, plongés uniquement dans les faits qu'ils ne relient à aucune loi, prenant leurs pensées du moment pour la règle absolue des choses, n'établissant aucune doctrine, n'en rejetant aucune non plus en vertu d'un principe contraire, et se plaçant ainsi, en dehors de toute croyance, en dehors du droit, en dehors du devoir, en dehors de l'humanité, non dans la négation, non dans le doute, mais dans le vide intellectuel et moral.

Tous ces systèmes manquent donc des deux premières conditions qu'implique la solution du problème de l'avenir. Au lieu d'établir sur des fondements fermes le droit et le devoir, ils les renversent. Point de base dogmatique par laquelle, se rattachant à Dieu, ils revêtent le haut caractère d'une loi éternelle et absolue.

Il n'existeroit même, pour ceux qui professent ces systèmes si étrangement désordonnés, aucun problème à résoudre, s'ils étoient, s'ils pouvoient être conséquents dans leurs propres idées. Mais, dominés à leur insu par le principe traditionnel qui domine la société elle-même, et pressés comme elle de l'instinctif besoin de le réaliser, ils se proposent en effet pour but la réalisation de l'égalité, c'est-à-dire d'un droit qui n'a aucune raison possible dans leurs théories : et, chose remarquable, en empruntant au christianisme l'idée abstraite et absolue d'égalité, telle qu'elle sort de son dogme purement spirituel, ils demandent à la nature seule les moyens d'opérer cette réalisation, ce qui les jette en un chaos de contradictions sans cesse renaissantes.

(*Le Livre du Peuple.*)

L'organisation sociale de l'avenir

D'où vient le mal dans l'ordre matériel ? Est-ce de l'aisance des uns ? Non, mais du dénûment des autres ; de ce que, en vertu des lois faites par le riche pour l'exclusif intérêt du riche, il profite presque seul du travail du pauvre, de plus en plus stérile pour lui. De quoi donc s'agit-il ? D'assurer au travail ce qui lui appartient équitablement dans les produits du travail même ; il s'agit, non de dépouiller celui qui possède déjà, mais de créer une propriété à celui qui maintenant est privé de toute propriété.

Or, comment y parviendra-t-on ? Par deux moyens : l'abolition des lois de privilège et de monopole ! la diffusion des capitaux que le crédit multiplie, ou des instruments de travail rendus accessibles à tous.

L'effet de ces deux moyens, combinés avec la puissance incalculable de l'association, seroit de rétablir peu à peu le cours naturel de la richesse, artificiellement concentrée en quelques mains ; d'en procurer une distribution plus égale, plus juste, et de l'accroître indéfiniment.

Rien de ce qui doit durer ne se fait qu'à l'aide du temps, par la lente, mais sûre influence de l'énergie organisatrice. Lorsqu'une prairie jaunit et se dessèche parce qu'on a détourné le ruisseau qui l'arrosoit, il faut, pour qu'elle reverdisse, y conduire de nouvelles eaux, qui, répandues sur sa surface, pénétreront au pied de chaque brin d'herbe et ranimeront sa vie languissante.

Le travail affranchi, maître de soi, seroit maître du monde, car le travail, c'est l'action même de l'humanité accomplissant l'œuvre dont l'a chargé le Créateur.

Hommes de travail, prenez donc courage ; ne vous

manquez point à vous-mêmes, et Dieu ne vous manquera point. Chacun de vos efforts produira son fruit, amènera dans votre sort une amélioration, d'où successivement en sortiront d'autres plus grandes, et de celles-ci d'autres encore, jusqu'au jour où la terre, pleinement renouvelée, sera comme un champ dont une même famille recueille et partage en paix la moisson.

A mesure que, votre aisance augmentant, vous serez moins absorbés dans les besoins du corps, des besoins d'une autre nature s'éveilleront en vous et réclameront à leur tour l'aliment propre à les satisfaire. Vous voudrez savoir, et vous le pourrez, parce que ni le secours ni le loisir nécessaires pour cultiver l'esprit, acquérir la science, ne vous manqueront plus. Tous puiseront à la source ouverte à tous, l'instruction, qui rendra leur travail plus fécond et progressivement les introduira dans une sphère supérieure d'existence.

Les occupations relatives aux pures nécessités physiques rabaissent l'homme au rang de l'animal, exclusivement concentré en elles. Or, dans votre situation présente, sur sept jours, il en est six uniquement consacrés au corps ; à peine le septième vous est-il laissé pour vivre de la vie spirituelle, de la véritable vie de l'homme. Peu à peu, au lieu d'un seul jour vous en aurez deux, vous en aurez trois, et toujours davantage ; car la tendance directe du progrès est de spiritualiser de plus en plus l'homme, et de substituer à sa force, dans tous les labeurs matériels, les forces brutes de la nature, soumises à l'empire de son intelligente volonté.

Alors de secrètes puissances, actuellement endormies en vous, y développeront comme un nouvel être, sans

cesse agrandi par la connoissance qui se dilatera sans cesse, et avec elle le sentiment de l'art et de ses délicates jouissances, et les joies intimes, inépuisables, que produit la contemplation du Vrai et du Beau.

A ces deux ordres de perfectionnement matériel et intellectuel s'en joindra un troisième, sans lequel les premiers ne s'effectueroient jamais ; car nul perfectionnement qui n'ait sa racine dans le perfectionnement moral ; et tous ils s'enchaînent l'un à l'autre et se secondent mutuellement.

Le devoir, devenu plus facile par la diminution des souffrances qui excitent à l'enfreindre, sera chaque jour plus rarement violé. Presque tous les crimes que la loi punit naissent de la faim : ils disparoîtront lorsque les hommes qu'elle obsède maintenant seront à l'abri de ses suggestions fatales.

Des saintes maximes d'égalité, de liberté, de fraternité, immuablement établies, émanera l'organisation sociale. Les intérêts privés peu à peu se fondront en un seul intérêt, celui de tous, parce que, soustraits à l'influence du froid et stérile égoïsme, tous comprendront, tous sentiront qu'il n'y a de vie que dans l'amour, d'apaisement de l'âme que dans le dévouement qu'il inspire. Semblable à la colombe qui repose sur son nid, il pénétrera de sa douce chaleur le germe divin caché au fond de la nature humaine, et l'on verra éclore comme un monde nouveau.

Dans ce monde, illuminé de la splendeur du souverain Etre, le lien sacré qui opère l'union des créatures et de leur auteur apparoîtra aux hommes tel qu'il est ; et la Religion, dépouillée des vêtements vieillis qui la recouvrent, du corps infirme usé par les ans où elle gît comme en un tombeau, se remontrera dans sa pureté et sa sainteté éternelles.

L'Évangile du Christ, scellé pour un temps, sera ouvert devant les nations, et toutes elles viendront y lire la Loi, y puiser la vie.

A présent, abaissées vers la terre, perdues dans les ténèbres et le vide de ce qui se passe, les âmes aspirent à la lumière, au bien immuable, infini ; elles ont soif de Dieu. Sitôt qu'elles auront retrouvé leur voie, elles s'élanceront vers lui d'un impétueux mouvement, ainsi qu'en un désert brûlé par les feux du midi, des voyageurs se hâtent vers la fontaine longtemps désirée qui les abreuvera de ses eaux limpides.

La société, conçue selon sa vraie nature, cessera d'être une lutte organisée entre les intérêts divers. L'inflexible justice y protégera également tous les droits.

(*Le Livre du Peuple.*)

Liberté politique et propriété

Prolétaires, hommes du peuple, unissez-vous donc pour conquérir d'abord le complément de vos droits personnels, le droit politique qu'on vous refuse, parce qu'on sait qu'avec celui-là vous seriez bientôt en possession des autres, parce que, participant à la confection de la loi, la loi ne seroit plus exclusivement faite en faveur du petit nombre, au détriment de tout le reste. Et puisque vos maîtres ne vous ont laissé d'autre moyen légal d'action que celui qui résulte du droit de pétition consacré par la Charte, signez des pétitions, multipliez les pétitions, étouffez sous leur masse la tyrannie dont vous souffrez.

Quand vous l'aurez vaincue, et vous la vaincrez, sans aucun doute, si vous agissez avec concert et persévérance, il ne vous manquera plus qu'une condition de la liberté, la propriété. Vous avez vu, en effet, dans la suite des âges, la propriété se développer à mesure que se développait la liberté, y mettre le dernier sceau, l'incarner, pour parler de la sorte, la transporter de l'ordre abstrait du droit dans l'ombre des réalités effectives : et comme la liberté se résout dans l'individualité, que nul n'est libre s'il n'est individuellement libre, la propriété se résout dans l'individualité ; elle est individuelle, ou n'est point (1). Nous l'avons, croyons-nous, clairement prouvé en discutant le système des socialistes et des communistes.

Il s'agit donc, encore un coup, de savoir par quelles voies vous pourrez parvenir à vous créer une propriété. Or, quiconque est privé de toute propriété, ne peut évidemment s'en créer une que par son travail. C'est donc par votre travail qu'il vous sera possible d'acquérir le complément de votre liberté.

Le travail, en effet, est indispensable à la production de la richesse. Que tout travail fût suspendu seulement deux années, que resteroit-il de la richesse actuellement existante ? Rien, ou presque rien. La terre, stérile pour l'homme, lui refuseroit la subsistance, et tout ce qui sert à l'entretien et aux commodités de la vie étant consommé, la misère seroit plus grande que ne l'est celle des sauvages

(1) Il est à peine nécessaire d'observer que les propriétés à titre collectif ne sont, ou comme celles de l'État, qu'une réserve permanente pour pourvoir aux dépenses communes, ou comme celles des sociétés commerciales, que des mises de fonds effectuées en vue de profits qui se convertissent par le partage en propriétés individuelles. *(Note de Lamennais.)*

abaissés au dernier degré de l'échelle humaine. C'est donc vous qui reproduisez journellement la richesse, dont bientôt sans cela l'on chercheroit en vain quelque trace. La vraie cause du mal est donc beaucoup moins dans la mauvaise distribution de la richesse déjà produite, que dans la répartition vicieuse de la richesse reproduite journellement. Or, cette répartition vicieuse, progressivement améliorée, deviendra de plus en plus équitable, sitôt qu'ayant conquis la pleine jouissance de vos droits personnels et de vos droits politiques, vous concourrez, avec un esprit de justice et de sagesse, à la confection de la loi. Car alors ce ne sera plus le travail qui dépendra de la propriété, mais la propriété qui, selon l'ordre naturel des choses, dépendra du travail ; et c'est pourquoi nous avons dit (1) : « Le travail affranchi, maître de soi, seroit maître du monde. »

Mais qu'est-ce que le travail affranchi, maître de soi ?

C'est le travail dégagé des entraves qui maintenant le rendent plus ou moins improductif pour le travailleur.

Et premièrement, entraves légales. Les lois, en effet, les lois telles surtout qu'elles sont appliquées, ne permettent pas aux travailleurs de débattre librement leurs intérêts avec les acheteurs du travail ; elles les livrent à ceux-ci, elles les constituent à leur égard en un véritable état de servage (2).

Or, ces lois oppressives peuvent être abolies en un quart d'heure. Les chaînes qu'a formées l'égoïsme se briseront d'elles-mêmes dès que le peuple souverain les touchera du doigt.

(1) *Le Livre du Peuple.*
(2) Voyez *Esclavage moderne.*

Secondement, entraves intellectuelles. Le travail a deux éléments : la force physique, la force brute, et l'intelligence qui la dirige. Plus l'intelligence est développée et l'instruction acquise étendue, plus le travail est productif. Or, l'instruction manque au travailleur, et à cet égard encore il est de fait dans un état de servage. Il en sortira par l'institution d'un vaste enseignement gratuit, qui devra comprendre l'instruction générale et l'instruction professionnelle.

Troisièmement, entraves matérielles. Le travailleur, légalement libre et possédant la mesure d'instruction que sa capacité native lui auroit permis d'acquérir, ne seroit pas affranchi pour cela ; il ne seroit pas maître de soi, de son travail, si la matière à laquelle il faut qu'il applique son travail, l'instrument qui le rend possible, si le capital enfin ne lui étoit pas directement accessible.

Quiconque peut fournir une valeur, un gage, une hypothèque réelle, trouve aisément un capital équivalent, ou à peu près. Mais cette hypothèque, ce gage, comment le travailleur le fournira-t-il ? Il n'a, nous le répétons, que son travail, son travail futur. Point de capital donc pour le travailleur, à moins que le travail futur, acquérant une valeur vénale, ne devienne échangeable contre le capital, ou ne devienne un gage, une hypothèque réelle.

Or, nous le disons avec assurance, après de longues et mûres réflexions, rien de plus facile en soi, quand on le voudra véritablement On peut même atteindre ce but par des combinaisons diverses qui, sans porter le plus léger trouble dans ce qui est, sans inquiéter en aucune manière la propriété acquise, qu'il importe, au contraire, de préserver de tout ébranlement, parce qu'elle est le capital même,

offriroient un moyen progressivement plus efficace de soulager la pauvreté et les misères accidentelles, qui, quoi qu'on fasse, subsisteront toujours, mais toujours aussi moins nombreuses. Toutefois aucun de ces biens ne peut être obtenu que par l'association. Elle est la base indispensable de toute amélioration possible.

(*Du Passé et de l'Avenir du Peuple.*)

Le futur Spartacus

Peuple, peuple, réveille-toi enfin ! Esclaves, levez-vous, rompez vos fers ; ne souffrez pas que l'on dégrade plus longtemps en vous le nom d'homme ! Voudriez-vous qu'un jour, meurtris par les fers que vous leur aurez légués, vos enfants disent : Nos pères ont été plus lâches que les esclaves romains. Parmi eux, il ne s'est pas rencontré un Spartacus !

Il s'en rencontrera, et plus d'un, n'en doutons pas ; autrement que resteroit-il, qu'à jeter un peu de terre sur cette génération maudite et pourrie !

Mais le Spartacus des esclaves modernes ne fuira point dans les montagnes et les lieux déserts pour y armer quelques bras vengeurs. Il n'en sera pas réduit à poursuivre par la force matérielle un succès incertain. Le Spartacus des esclaves modernes les armera de leur droit même, de leur droit reconnu, et c'est par lui qu'ils triompheront. Quelque détestable que soit la loi, on ne l'a pu faire assez mauvaise pour fermer à la plainte toute issue, pour arrêter les réclamations, pour empêcher qu'elles ne viennent, unanimes, innombrables, toujours plus expressives et plus empreintes

de commandement, éveiller chez les oppresseurs des réflexions sérieuses et troubler leur sécurité ; car ils savent qu'ils seront vaincus le jour où l'opinion, le vœu universel s'étant prononcé, on ne pourra élever de doutes sur la volonté nationale.

Après dix-huit siècles de christianisme, nous vivons encore sous le système païen. On a proclamé au nom du souverain Auteur des choses, du Père céleste qui embrasse tous ses enfants dans un même amour, l'égalité, la liberté, la fraternité humaine : et l'inégalité est partout, la servitude partout ; partout le frère a rivé au pied de son frère la chaîne de l'esclavage ; partout le peuple gémit sous une sacrilège oppression ; partout, au lieu de la grande et douce figure du Christ, on voit se dresser le spectre de Caïn.

Frères, ce profond désordre, cette rébellion impie contre Dieu et sa loi, cette insolente, cette criminelle violation du droit vital de l'humanité, doit avoir un terme. Vous ne sauriez désormais la souffrir plus longtemps sans vous en rendre les complices directs. L'intérêt, le devoir, tout vous presse d'accomplir l'œuvre sainte de la régénération sociale.

Mais par quels moyens s'effectuera-t-elle ? Par quelle voie tenterez-vous d'arriver au but qu'il s'agit d'atteindre ? Grave question qu'il importe d'examiner attentivement, car toute méprise seroit funeste.

Sachez bien, premièrement, et n'oubliez jamais, qu'à aucune époque il n'y a de possible que ce qui est mûr dans les esprits, ce qui, préparé peu à peu, est devenu l'objet d'une attente et d'un désir général ; que toute réforme qui se présente comme une perturbation radicale

des choses existantes, le renversement de ce qui a encore dans les idées, les habitudes, les mœurs, l'opinion vraie ou fausse des masses, des racines vivantes, échoue toujours ; qu'ainsi rien de plus pernicieux que les purs systèmes de l'esprit, principalement s'ils offrent un fâcheux caractère de rigidité absolue ; que les théories contestées, le fussent-elles même à tort, les théories qui répugnent au grand nombre, les spéculations économiques et philosophiques inapplicables, au moins actuellement. Elles ont pour effet d'effrayer, et de retenir dès lors dans une déplorable inertie les hommes même les mieux disposés et dont le concours seroit le plus utile, quelquefois le plus indispensable.

Un certain sens universel détermine la limite entre ce qui se peut à un moment donné, et ce qu'on essayeroit vainement. Le possible d'aujourd'hui n'est pas le possible de demain. On ne sauroit, sans se préparer de lamentables déceptions, faire abstraction du temps et de ce que le temps amène avec soi. Pour réussir, il faut se placer au milieu du courant des choses humaines, car c'est là seulement qu'est la force réelle. Si, dans le lointain, vous avez aperçu un rivage heureux où doive aborder la société, le fleuve l'y portera de lui-même, mais non par un brusque élan. Comment l'y conduiroit-il sans traverser les lieux qui l'en séparent encore ?

Tout s'opère, dans la nature, par voie de développement, par un progrès continu, gradué, et cette loi est sans exception. Aucune violence ne parviendroit à hâter d'une seconde la croissance d'un brin d'herbe ; pas davantage ne peut-elle hâter la croissance de la société. Aussi la violence répugne-t-elle instinctivement aux masses. Elles la redoutent,

d'abord, à cause de ses effets immédiats, qui sont le trouble et la destruction ; elles y voient, en outre, un indice de foiblesse morale et de desseins équivoques. Car, ou l'on veut ce que veut la grande majorité du peuple, et alors tout cède de soi-même à sa puissance irrésistible, ou l'on veut ce qu'il ne veut pas, et alors la violence recouvre une pensée de tyrannie.

On ne réussit encore qu'à deux conditions essentiellement inséparables : un dévouement complet, désintéressé à la cause commune, un sentiment profond de la justice aimée pour elle-même. Sans cela, chacun, ne songeant qu'à soi, s'isole et croupit dans son égoïsme ; sans cela l'intérêt personnel, étroit et sec, radicalement incompatible avec l'esprit de sacrifice, étouffe au fond de l'âme les mouvements généreux, les fermes et saintes résolutions, divise, abaisse, et pousse sur la pente des convoitises brutales. L'homme que rien ne soulève au-dessus de lui-même est serf par nature.

(*De l'Esclavage moderne.*)

LAMENNAIS
ET LES PROBLÈMES INTERNATIONAUX

Hymne à la Pologne

Dors, ô ma Pologne, dors en paix, dans ce qu'ils appellent ta tombe : moi, je sais que c'est ton berceau.

Lorsque délaissée, trahie, rendue de fatigue, épuisée de combats, ton front pâlit, tes genoux chancelèrent, ils tressaillirent d'une joie féroce et poussèrent un long cri, un cri sauvage, aigu comme le cri de l'hyène qui la nuit fait frissonner le voyageur sous sa tente.

Dors, ô ma Pologne, etc.

Tel que ces chevaliers qui sommeillent, revêtus de leur armure, sur les vieux tombeaux, le géant étoit là couché sur la terre : ils jetèrent sur lui un peu de cette terre trempée de sang et dirent : Il ne se réveillera plus !

Dors, ô ma Pologne, etc.

Tes fils dispersés ont porté dans le monde les récits merveilleux de ta gloire. Ils ont raconté comment, tout à coup brisant le joug de tes oppresseurs, tu te levas semblable à

l'ange que Dieu envoie, armé de son glaive, pour punir ceux qui se rient de la justice ; et le cœur des tyrans s'est troublé.

Dors, ô ma Pologne, etc.

Puis, quand ils ont dit tout ce que virent tes yeux avant de se fermer, l'indomptable courage des hommes, l'héroïque fermeté des plus foibles femmes, l'ardeur sainte des jeunes vierges, le dévouement religieux des prêtres, les petits enfants même se dégageant des bras de leurs mères, afin d'aller mourir pour toi, les peuples émus ont baissé la tête, et se sont pris à pleurer.

Dors, ô ma Pologne, etc.

Tant de sacrifices, tant de travaux devoient-ils être stériles ? Ces martyrs sacrés n'auroient-ils semé dans les champs de la patrie qu'un esclavage éternel ? En seroit-ce fait à jamais de cette patrie vers laquelle encore se tournent de loin les regards des pauvres exilés ? N'en resteroit-il qu'une fosse couverte d'un peu d'herbe ? Ah ! dites-le, dites-le-moi !

Dors, ô ma Pologne, etc.

Le lâche a égorgé en tremblant les guerriers sans armes ; il a serré dans de vils fers leurs fortes mains ; il a eu peur des femmes, peur des enfants même, et le désert a dévoré ceux qu'avoit épargnés le glaive. Pendant qu'ils s'enfonçoient dans la solitude, ou que pêle-mêle on les jetoit dans les abîmes de la terre, les murs des temples s'écrouloient sur les autels ensanglantés.

Dors, ô ma Pologne, etc.

Qu'entendez-vous dans ces forêts ? Le murmure triste des vents. Que voyez-vous passer sur ces plaines ? L'oiseau voyageur qui cherche un lieu pour se reposer. Est-ce là tout ? Non, je vois une croix : tournée vers l'Orient, elle marque le point où le soleil se lève, et sur le soir soupirent auprès des voix douces et mystérieuses.

Dors, ô ma Pologne, etc.

Regardez ! Sur son front pâle, mais calme, est une confiance impérissable, sur ses lèvres un sourire léger. Qu'a-t-elle aperçu dans son sommeil ? Seroit-ce un vain rêve qui la trompe en fuyant ? Non, la vierge divine, qu'elle proclama sa reine, est descendue d'en haut : elle a posé une main sur son cœur, et de l'autre écartant le voile de l'avenir, la foi, debout derrière ce voile, lui a montré la liberté.

Dors, ô ma Pologne, dors en paix, dans ce qu'ils appellent ta tombe : moi, je sais que c'est ton berceau.

(*Mélanges.*)

La Pologne

Du côté où le soleil se lève, dans les plus longs jours, je voyois une multitude dispersée sur une terre riche et verdoyante, et partout où se tournoient mes regards, ils ne rencontroient que des fronts tristes, des lèvres sans sourire, des bouches muettes, des yeux fiers encore d'où s'échappoient quelques larmes furtives qu'ils semblaient chercher à retenir ; car il avoit là, au milieu de cette grande désolation, des hommes armés épiant un prétexte de supplice, et pour qui les pleurs étoient un crime inexorablement puni.

Et je me demandois : qu'est-ce que cela ?

Et il me fut dit : c'est un peuple martyr. En lui s'accomplit un mystère saint.

Il a été livré pour un temps à la puissance du mal, afin que, trempé dans sa souffrance comme le fer dans l'eau du torrent, il devienne l'épée qui vaincra le mauvais génie de l'humanité.

L'orgie infernale a dansé sur cette terre sanglante où chaque cœur a eu sa torture, chaque muscle sa douloureuse contraction : et il le falloit pour que le monde sût ce que c'est que la patrie et la perte de la patrie, pour que la justice, le respect des droits, l'amour paternel, l'horreur des tyrans, formassent le lien futur des peuples et fissent leur salut dans l'avenir.

Maintenant la victime est là, palpitante sous le couteau des prêtres de Satan. Mais Dieu ne la leur a pas livrée pour toujours. Quand l'heure connue de lui aura sonné, elle se redressera terrible comme la vengeance suprême, et réveillées au bruit de ses fers qui se brisent, les nations émues s'écrieront : « Béni, béni soit à jamais le peuple qui, ayant souffert avec constance pour tous les peuples, a été jugé digne de vaincre pour eux !... »

(*Mélanges.*)

L'Anarchie internationale

Un système de politique qui, en substituant la force au droit, ôtait aux faibles et même aux puissants toute sécurité, et constituait les nations dans un état de guerre per-

manent, devait conduire, ou au morcellement de l'Europe en une multitude de petites souverainetés occupées sans cesse à se détruire l'une l'autre, ou à un vaste despotisme, si une seule parvenait seulement à établir sa prépondérance. Plus d'une fois on soupçonna des tentatives de ce genre. La souffrance et l'inquiétude universelle firent chercher un remède aux maux de la société, une barrière contre l'envahissement, un principe enfin de stabilité dont le besoin se faisait partout sentir. Mais ce principe, où le trouver ? Dans l'ordre moral ? dans la loi de justice ? On en était sorti pour n'y plus rentrer : et d'ailleurs, qu'est-ce qu'une loi sans un tribunal qui l'applique ? On avait proclamé le règne de la force ; on lui demanda une garantie contre elle-même ; et de là le système de balance entre les états, balance chimérique qu'on crut fixée par le traité de Westphalie et qui, dérangée toujours, et toujours cherchée, fut longtemps comme le *grand-œuvre* des rose-croix de la politique. Jamais peut-être n'y eut-il plus de guerres, ni de guerres plus sanglantes, ni des usurpations plus iniques et plus audacieuses, que depuis l'invention de ce système destiné à les prévenir ; et la loi suprême de l'intérêt, promulguée solennellement par quelques puissances qui veulent voir le fond de cette doctrine, ne semble pas promettre à l'Europe des destinées plus tranquilles à l'avenir.

Du reste, les mêmes causes qui détruisirent la grande société des peuples et arrêtèrent le progrès de la civilisation chrétienne, agissant aussi dans chaque état, y produisirent des effets semblables. Les rapports de justice furent ébranlés et le droit sacrifié souvent à l'avarice et à l'ambition. Il était difficile que les maximes par lesquelles les souverains réglaient leur conduite au dehors, ne pénétras-

sent pas plus ou moins dans le gouvernement intérieur ; et cela sous des princes même religieux. Parce que, distinguant deux personnes diverses dans le monarque, on se persuadait que la règle des devoirs était autre pour l'homme, autre pour le roi, à raison de la souveraineté qui légitime tout, n'ayant aucun juge, ni aucun supérieur sur la terre. On en a dit autant du peuple, et par la même raison, lorsqu'on l'a déclaré souverain.

L'esprit du christianisme et les mœurs qu'il avait formées combattaient sans doute et modifiaient dans la pratique ces principes funestes ; mais on ne laisse pas d'en suivre le développement de siècle en siècle, et personne ne contestera l'influence générale et trop puissante qu'ils ont eue sur les destins de la société. Ils établirent une guerre réelle entre le pouvoir et les sujets, d'abord entre la noblesse et le trône, puis entre le peuple et le roi. La première, presque terminée par Richelieu, finit sous Louis XIV, dans les plaisirs et les fêtes de la cour : la seconde a fini sur la place Louis XV, et l'Europe sait comment.

Ainsi donc, et ceci mérite qu'on y réfléchisse, en séparant, contre la nature essentielle des choses, l'ordre politique et l'ordre religieux, le monde aussitôt a été menacé d'une anarchie ou d'un despotisme universel; la sécurité des états est demeurée sans garantie, ou n'a eu pour garantie qu'une balance illusoire des forces. Chaque état soumis, dans son intérieur, à la même cause de désordre, a marché également vers le despotisme et l'anarchie : et pour échapper à ces deux fléaux des sociétés humaines, qu'a-t-on jusqu'à ce jour imaginé ? encore une balance des forces, ou, en d'autres termes, des *pouvoirs* ; voilà tout : on a fait des traités de Westphalie.

Et comme les nations, divisées par leurs intérêts, seule loi qu'elles reconnaissent en tant que nations, n'ont aucun lien commun, et, au lieu de former entre elles une société véritable, vivent à l'égard les unes des autres dans un état d'indépendance sauvage, ainsi là ou plusieurs pouvoirs indépendants sont établis, il n'existe non plus aucune vraie société ; l'état est perpétuellement en proie à la lutte intestine des intérêts divers qui cherchent à prévaloir. Tous se défendent, tous attaquent ; la passion de chacun, son désir étant le seul droit, nul n'est lié envers autrui dans l'ordre politique, et les troubles succèdent aux troubles, les révolutions aux révolutions, jusqu'à cette démocratie de sauvages policés qui enfante avec douleur un despote.

(*De la religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil.*)

Le Progrès de l'Humanité

A l'égard de l'homme, la société temporelle est, par rapport à chaque peuple distinct, l'organisme fractionnaire d'une portion de l'espèce, et par rapport à l'espèce entière, l'organisme du genre humain. Ce qui fait comprendre comment, si l'on se borne à considérer chaque peuple en lui-même, indépendamment de ses relations avec les autres peuples, et de leurs relations communes au tout, un grand nombre de problèmes sociaux demeurent insolubles, ou ne reçoivent que des solutions incomplètes, exactement de la même manière que si, dans le corps humain, on recherchait les lois de chaque organe isolément, sans tenir compte de ses relations avec les autres organes et le corps entier

qui les implique et les ramène tous à son unité radicale...

(La science sociale a) ceci de remarquable et de distinctif que, tandis qu'il n'est pas dans la création, depuis les pures agrégations physiques et chimiques, jusqu'aux associations si diverses des êtres vivants, une forme d'organisation qui n'atteigne le degré de perfection qu'elle comporte et au delà duquel il n'en est pour elle aucun autre possible, la société humaine, quel qu'en soit le développement accompli déjà, en appelle toujours de nouveaux, n'est jamais la parfaite réalisation du type idéal vers lequel elle tend à s'élever par une évolution éternelle. Et c'est, premièrement, qu'en dehors de l'unité du genre humain, il ne peut y avoir que des sociétés incomplètes, fragments de la vraie société en voie de formation ; et, secondement, qu'étant supposé l'existence actuelle de la société une, on ne la saurait concevoir, en aucun point de sa durée, constituée dans un état stable et que, soumise à la loi de progrès indéfini de la nature humaine, elle se développerait perpétuellement comme le genre humain dont elle est le corps, l'organisme.

Tout progrès donc du genre humain et de chaque portion du genre humain en détermine un analogue dans le mode d'association, c'est-à-dire, dans les institutions, les lois qui expriment, aux différentes périodes de l'évolution générale ou partielle de l'humanité, le vrai et le bien, le droit et le devoir, tels qu'ils sont sentis et conçus : de sorte que du développement de l'intelligence et de la science procède, comme de sa cause, le développement social ».

(Un fragment inédit de l'*Esquisse d'une philosophie*, de Lamennais, publié par Chr. Maréchal, dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*. 7e année, nº 1, janvier 1899.)

La variété des types et l'unité du genre humain

Dans les limites, étroites par rapport à ses conditions, où les milieux varient, l'évolution varie également, c'est-à-dire que le type immuablement, essentiellement un, modifié par eux, présente les différences peu profondes qui constituent les variétés dans les mêmes espèces, et l'homme n'y fait point exception. Soumis aux mêmes lois que les autres êtres, il a dû comme eux être produit sous la condition de la multiplicité et de la variété, de la multiplicité primitive des individus, et de la variété relative à celle des milieux dans lesquels ils se sont originairement développés ; d'où les races diverses qu'autrement on n'aurait aucun moyen possible, ou au moins suffisant, d'expliquer. Car ces races, toujours distinguées par les mêmes caractères constants que perpétue la génération fonctionnelle, remontent au delà des plus anciennes époques historiques, sans avoir jamais éprouvé de changement que par leur mélange. La seule différence des langues, dès la plus haute antiquité diverses entre elles, diverses par les racines des mots, par le mode de leur enchaînement lié à des formes de la pensée, à des procédés de l'esprit également divers, suffirait pour prouver plusieurs centres d'origine. Mais cette variété de race n'altère nullement l'unité essentielle du type. L'homme est un, rigoureusement un, et en vertu de leur commune nature, les hommes ne sont pas moins frères, qu'ils ne le seraient par le lien de la génération charnelle.

Qu'est-ce, d'ailleurs, que ce lien, sitôt qu'on s'éloigne de la tige première ? Est-ce par lui que sont unies les nations lointaines, et même, en chaque nation, les familles prises

en masse ? Leur véritable lien, n'est-ce pas le sentiment d'une parenté toute spirituelle, la reconnaissance d'une même loi, et la conscience des mêmes devoirs dérivés d'une même nature ? Les principes de la science, ses principes certains, expression absolue des faits dont ils représentent les causes, n'altèrent donc aucunement les principes sacrés sur lesquels se fonde la société humaine et la morale universelle. Ils subsistent ensemble, comme toutes les vérités subsistent ensemble dans leur éternelle union et leur force éternelle. On doit même observer que, par une suite de la tendance, visible partout dans la création, à une plus parfaite unité, les différences de race s'atténuent peu à peu ; que le mélange de ces races diverses opère entre elles une fusion lente, il est vrai, mais continue, dont le dernier terme, caché pour nous au fond de l'avenir mystérieux, marquera, dans cet ordre de développement inséparable des autres, l'accomplissement des destinées terrestres du genre humain.

(*Esquisse d'une philosophie.*)

Vers la justice internationale

Otez les guerres de dévastation et de conquêtes barbares, comme celle de l'Amérique par les Espagnols, partout on honore le guerrier, et la gloire des armes, si elle n'est pas la plus élevée est du moins la plus brillante, celle qui émeut et frappe le plus les peuples. On respecte le soldat : le dirai-je ? on reconnaît en lui je ne sais quoi qui rappelle une espèce de haut sacerdoce. Et pourtant qu'est-ce qu'un soldat ? Un homme dont la fonction est de tuer

d'autres hommes, en s'exposant à être tué lui-même. Vu de ce côté, cela est horrible. N'y aurait-il point de ce fait une cause cachée, une cause qui le rattacherait aux lois ordinaires et générales de la nature humaine ? Car enfin partout aussi on a horreur du meurtrier, et nulle part la conscience ne pactise avec le sang.

Dans tous les temps, chez toutes les nations, on trouve certains hommes investis de la religieuse mission de réprimer et de punir le crime, d'assurer la sécurité publique et privée en faisant régner la justice. Sans cette sublime institution d'une magistrature nationale, toujours profondément révérée lorsqu'elle n'est point corrompue dans son exercice, chaque homme en serait réduit à se défendre lui-même, et l'état de guerre serait universel. Or, de peuple à peuple, nulle magistrature. Quand donc un peuple est attaqué, lorsqu'il souffre une injustice, la guerre est l'unique moyen qu'il ait de s'en garantir, et alors quelques-uns, se dévouant pour tous, s'élèvent par ce dévouement même à une sorte de magistrature qui leur communique sa propre grandeur. Ils deviennent, comme le juge, des ministres de la justice éternelle, immuable, et, en donnant leur vie pour elle, ils ajoutent l'héroïsme du sacrifice à la sublimité de leurs fonctions. S'il existait entre les peuples des tribunaux dont les sentences eussent une sanction suffisante, comme il en existe entre les individus, on verrait peu à peu changer l'opinion en ce qui touche la guerre ; elle inspirerait la même horreur que tout autre genre de meurtre, parce qu'elle ne serait plus en effet que le meurtre pur et simple. Les développements futurs de la civilisation amèneront-ils une institution semblable ? Je le crois, et ce temps ne me paraît pas même extrêmement éloigné pour les nations chrétiennes.

Mais auparavant il faudra que tous les vieux gouvernements de famille et de caste disparaissent avec le droit qui leur sert de base.

(*Mélanges. — Discussions critiques et pensées diverses.*)

De la patrie à l'humanité

L'état social, naturel à l'homme, établit entre les familles des relations d'où naît un nouvel ordre de devoirs, les devoirs, envers la patrie.

La patrie, c'est la commune mère, l'unité dans laquelle se pénètrent et se confondent les individus isolés, c'est le nom sacré qui exprime la fusion volontaire de tous les intérêts en un seul intérêt, de toutes les vies en une seule vie perpétuellement durable.

Et cette fusion, source féconde d'inépuisables biens, principe d'un progrès continu impossible sans elle ; cette fusion, dont l'effet est d'accroître indéfiniment la force de conservation et la puissance de développement, l'énergie productive, la sécurité, la prospérité, comment s'opère-t-elle ? Par le dévouement de chacun à tous, le sacrifice de soi, par l'amour enfin, qui, étouffant l'abject égoïsme, accomplit la parfaite union des membres du corps social.

Or, vous le savez déjà, la vraie société, fondée sur l'égalité naturelle, n'est par son essence et ne doit être de fait que l'organisation de la fraternité. Toute autre institution politique, quelle qu'en soit la forme, renferme quelque chose de funeste et d'illégitime : d'illégitime, car nécessairement elle viole des droits imprescriptibles ; de funeste, parce qu'en les violant elle attaque la base même de l'ordre,

et provoque ainsi des luttes intestines, des guerres terribles, que rien n'empêchera d'éclater tôt ou tard.

Votre premier devoir envers la patrie est donc de travailler, avec un zèle qui jamais ne se lasse, à établir dans son entière intégrité le grand et salutaire principe de l'égalité absolue des droits, d'où émanent toutes les libertés publiques et privées, de combattre sans relâche le privilège jusqu'à ce que vous l'ayez complètement vaincu.

Souffrir qu'on porte atteinte à la seule légitime souveraineté, celle du peuple, que l'on en suspende l'exercice, que la domination se substitue à l'association libre, se courber devant un maître, c'est trahir la sainte cause du droit et de l'humanité, c'est renier le nom même de patrie. L'étable où mangent et dorment les bêtes de service n'est pas une patrie.

Si, à quelque titre que ce soit, vous permettez qu'entre les membres essentiellement égaux de la communauté on crée des catégories, des classes investies de certaines prérogatives à l'exclusion du reste du peuple, vous sanctionnez la criminelle usurpation de pouvoir en vertu de laquelle on s'arroge le droit d'établir de semblables catégories, vous sacrifiez lâchement votre propre droit et celui de vos frères, vous renoncez pour eux et pour vous à la qualité d'hommes, vous vous agenouillez sur les ruines de la vraie société, aux pieds de la tyrannie.

Quel est le but de l'association entre les familles primitivement indépendantes ? Une plus forte garantie de l'égalité et de la liberté, le règne mieux assuré de la justice, un accroissement de bien-être par l'organisation du travail commun, par le développement de la puissance indéfinie de connoître et d'agir dont l'humanité contient le germe.

Or que faut-il pour cela ? De bonnes lois. Voulez-vous donc savoir ce que sont les lois, regardez qui les fait. Si elles sont faites par quelques-uns, elles le seront uniquement ou presque uniquement pour leur avantage ; si par tous, elles seront faites pour le bien de tous, selon les principes éternels, les sympathies élevées et fécondes, les sacrés intérêts d'où émane l'institution sociale. N'ayez donc point de repos que tous ne coopèrent à la confection des lois par le choix de ceux qui font les lois.

Alors vous cesserez d'être exclus de la gestion des affaires communes, d'être livrés sans aucune défense à ceux qui maintenant vous exploitent ; on ne vous chassera plus des assemblées où l'on traite de vous, où l'on délibère sur les choses d'où dépend votre existence même, comme on chasse d'une réunion d'hommes un vil animal qui s'y est introduit furtivement ; vous ne formerez plus une caste politiquement proscrite ; alors vous aurez vraiment une patrie.

Et la patrie, au sein de laquelle se fondent les familles diverses, doit être dans votre amour au-dessus de chacune d'elles ; sans quoi vous rompez le lien qui les unit toutes, vous subordonnez le corps entier à l'un de ses membres, vous détruisez autant qu'il est en vous la société en la ramenant sous l'influence de l'égoïsme, qui en ébranle la base.

A la patrie donc tout ce que vous êtes et tout ce que vous avez, votre cœur, vos bras, vos veilles, et vos biens et votre vie. Qui hésite à mourir pour elle, celui-là est infâme à jamais.

Toutefois, souvenez-vous bien qu'à la patrie elle-même vous devez préférer l'humanité ; car les peuples ont entre eux les même relations que les familles entre elles et sont soumis aux mêmes devoirs. Le genre humain est

un par essence, et l'ordre parfait n'existera, et les maux qui désolent la terre ne disparaîtront entièrement que lorsque les nations, renversant les funestes barrières qui les séparent, ne formeront plus qu'une grande et unique société.

Le patriotisme exclusif, qui n'est que l'égoïsme des peuples, n'a pas de moins fatales conséquences que l'égoïsme individuel : il isole, il divise les habitants des pays divers, les excite à se nuire au lieu de s'aider ; il est le père de ce monstre horrible et sanglant qu'on appelle la guerre !

Quoi de plus opposé à la nature et à ses lois que le nom d'*étranger* ? Ne sommes-nous pas tous frères, et comment le frère seroit-il étranger au frère ?

Chaque peuple doit aux autres peuples justice et charité ; il doit et respecter leurs droits, et au besoin leur prêter secours, soit pour les défendre si on les attaque, soit pour les reconquérir s'ils ont été dépouillés. Leurs destinées sont solidaires. Le peuple qui souffre près de soi l'oppression d'un autre peuple creuse la fosse où s'ensevelira sa propre liberté.

Employez donc tous vos efforts pour unir toujours plus les nations entre elles, pour détruire peu à peu les préjugés qui maintiennent leur séparation. Chacune d'elles, suivant son génie, le lieu, le climat qu'elle habite, a sa fonction particulière, que la Providence lui assigne pour le perfectionnement progressif de l'humanité. Loin de lui créer des entraves, toutes la doivent seconder, car elles travaillent pour toutes en travaillant pour soi. Aucune ne sauroit se suffire ; elles subsistent et se développent par l'assistance qu'elles se prêtent mutuellement. Il n'est pas vrai, comme le répètent ceux qui les trompent pour les asservir, qu'elles aient des intérêts opposés : ils ne le sont qu'accidentellement,

par une suite du désordre apporté dans leurs relations naturelles. Rétablissez ces relations, le bien de l'une est le bien de l'autre, comme, en une famille ordonnée ainsi qu'elle doit l'être, le bien d'un de ses membres est le bien de tous, sa prospérité leur prospérité.

Lorsque les pluies viennent à tomber dans le pays où le Nil prend sa source, le fleuve grossit et remonte, et couvre de proche en proche la vallée qu'il féconde. Pour que ses fertiles eaux arrivent aux terres les plus éloignées, ne faut-il pas qu'il arrose d'abord celles qui touchent ses rives ?

L'égoïsme subsistera toujours sous une forme ou une autre forme ; le progrès, arrêté dans toutes ses voies, ne pourra pas même être conçu, faute d'un but final, tant qu'au-dessus de tous les intérêts et de personnes et de nations on n'aura point placé les sacrés intérêts de l'humanité entière. Notre amour, comme notre dévouement, aveugle, caduc, imparfait, s'égare et défaille à chaque instant si le genre humain n'en est le terme. Individus, familles, peuples, qu'est-ce, sinon des parties d'un tout, hors duquel elles n'ont aucune raison d'être ? Unité dernière et complète, en laquelle se coordonnent tous les rapports, se concentrent tous les droits, s'harmonisent tous les devoirs, il est l'homme même dans la plénitude de son être impérissable.

(*Le Livre du Peuple.*)

L'exilé. La vraie patrie

Il s'en alloit errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé !

J'ai passé à travers les peuples, et ils m'ont regardé,

et je les ai regardés, et nous ne nous sommes point reconnus. L'exilé partout est seul.

Lorsque je voyois, au déclin du jour, s'élever du creux d'un vallon la fumée de quelque chaumière, je me disois : Heureux celui qui retrouve le soir le foyer domestique, et s'y assied au milieu des siens. L'exilé partout est seul.

Où vont ces nuages que chasse la tempête ? Elle me chasse comme eux, et qu'importe où ? L'exilé partout est seul.

Ces arbres sont beaux, ces fleurs sont belles ; mais ce ne sont point les fleurs ni les arbres de mon pays : ils ne me disent rien. L'exilé partout est seul.

Ce ruisseau coule mollement dans la plaine ; mais son murmure n'est pas celui qu'entendit mon enfance : il ne rappelle à mon âme aucun souvenir. L'exilé partout est seul.

Ces chants sont doux, mais les tristesses et les joies qu'ils réveillent ne sont ni mes tristesses ni mes joies. L'exilé partout est seul.

On m'a demandé : Pourquoi pleurez-vous ? Et quand je l'ai dit, nul n'a pleuré, parce qu'on ne me comprenoit point. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des vieillards entourés d'enfants, comme l'olivier de ses rejetons ; mais aucun de ces vieillards ne m'appeloit son fils, aucun de ces enfants ne m'appeloit son frère L'exilé partout est seul.

J'ai vu des jeunes filles sourire, d'un sourire aussi pur que la brise du matin, à celui que leur amour s'étoit choisi pour époux ; mais pas une ne m'a souri. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des jeunes hommes, poitrine contre poitrine, s'étreindre comme s'ils avoient voulu de deux vies ne faire

qu'une vie ; mais pas un ne m'a serré la main. L'exilé partout est seul.

Il n'y a d'amis, d'épouses, de pères et de frères que dans la patrie. L'exilé partout est seul.

Pauvre exilé ! cesse de gémir ; tous sont bannis comme toi : tous voient passer et s'évanouir père, frères, épouses, amis.

La patrie n'est point ici-bas ; l'homme vainement l'y cherche ; ce qu'il prend pour elle n'est qu'un gîte d'une nuit.

Il s'en va errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé !

***

Et la patrie me fut montrée.

Je fus ravi au-dessus de la région des ombres, et je voyois le temps les emporter d'une vitesse indicible à travers le vide, comme on voit le souffle du Midi emporter les vapeurs légères qui glissent dans le lointain sur la plaine.

Et je montois, et je montois encore ; et les réalités, invisibles à l'œil de chair, m'apparurent, et j'entendis des sons qui n'ont point d'écho dans ce monde de fantômes.

Et ce que j'entendois, ce que je voyois étoit si vivant, mon âme le saisissoit avec une telle puissance, qu'il me sembloit qu'auparavant tout ce que j'avois cru voir et entendre n'étoit qu'un songe vague de la nuit.

Que dirai-je donc aux enfants de la nuit, et que peuvent-ils comprendre ? Et des hauteurs du jour éternel, ne suis-je pas aussi retombé avec eux au sein de la nuit, dans la région du temps et des ombres ?

Je voyois comme un océan immobile, immense, infini,

et dans cet océan, trois océans : un océan de force, un océan de lumière, un océan de vie ; et ces trois océans, se pénétrant l'un l'autre sans se confondre, ne formoient qu'un même océan, qu'une même unité indivisible, absolue, éternelle.

Et cette unité étoit Celui qui est ; et au fond de son être, un nœud ineffable lioit entre elles trois Personnes, qui me furent nommées, et leurs noms étoient le Père, le Fils, l'Esprit ; et il y avoit là une génération mystérieuse, un souffle mystérieux, vivant, fécond ; et le Père, le Fils, l'Esprit étoient Celui qui est.

Et le Père m'apparoissoit comme une puissance qui, au dedans de l'Être infini, un avec elle, n'a qu'un seul acte, permanent, complet, illimité, qui est l'Être infini lui-même.

Et le Fils m'apparoissoit comme une parole, permanente, complète, illimitée, qui dit ce qu'opère la puissance de Dieu, ce qu'il est, ce qu'est l'Être infini.

Et l'Esprit m'apparoissoit comme l'amour, l'effusion, l'aspiration mutuelle du Père et du Fils, les animant d'une vie commune, animant d'une vie permanente complète, illimitée, l'Être infini.

Et ces trois étoient un, et ces trois étoient Dieu, et ils s'embrassoient et s'unissoient dans l'impénétrable sanctuaire de la substance une ; et cette union, cet embrassement, étoient, au sein de l'immensité, l'éternelle joie, la volupté éternelle de Celui qui est.

Et dans les profondeurs de cet infini océan de l'être, nageoit et flottoit et se dialatoit la création ; telle qu'une île qui incessamment dilateroit ses rivages au milieu d'une mer sans limites.

Elle s'épanouissoit comme une fleur qui jette ses racines dans les eaux, et qui étend ses longs filets et ses corolles à la surface.

Et je voyois les êtres s'enchaîner aux êtres, et se produire et se développer dans leur variété innombrable, s'abreuvant, se nourrissant d'une sève qui jamais ne s'épuise, de la force, de la lumière et de la vie de Celui qui est.

Et tout ce qui m'avoit été caché jusqu'alors se dévoiloit à mes regards, que n'arrêtoit plus la matérielle enveloppe des essences.

Dégagé des entraves terrestres, je m'en allois de monde en monde, comme ici-bas l'esprit va d'une pensée à une pensée ; et, après m'être plongé, perdu, dans ces merveilles de la puissance, de la sagesse et de l'amour, je plongeois, je me perdois dans la source même de l'amour, de la sagesse et de la puissance.

Et je sentois ce que c'est que la patrie ; et je m'enivrois de lumière, et mon âme emportée par des flots d'harmonie, s'endormoit sur les ondes célestes, dans une extase inénarrable.

Et puis je voyois le Christ à la droite de son Père, rayonnant d'une gloire immortelle.

Et je voyois aussi comme un agneau mystique immolé sur un autel ; des myriades d'anges et les hommes rachetés de son sang l'environnoient, et, chantant ses louanges, ils lui rendoient grâces dans le langage des cieux.

Et une goutte du sang de l'Agneau tomboit sur la nature languissante et malade, et je la vis se transfigurer ; et toutes les créatures qu'elle renferme palpitèrent d'une vie nouvelle, et toutes élevèrent la voix, et cette voix disoit :

« Saint, Saint, Saint, est celui qui a détruit le mal et vaincu la mort. »

Et le Fils se pencha sur le sein du Père, et l'Esprit les couvrit de son ombre, et il y eut entre eux un mystère divin, et les cieux en silence tressaillirent.

(*Paroles d'un Croyant.*)

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 1

Lamennais théocrate

Conditions religieuses de l'unité sociale 35
La suprême monarchie 39
Le christianisme principe d'universalité 42

Lamennais démocrate

Que les opprimés s'unissent 47
Les conditions de la liberté 52
Le peuple et le Christ 55
La tolérance 57
L'iniquité consacrée 59
Le hêtre et le chêne 63

Lamennais et la Question sociale

Peuple et prolétaires 65
Vos maux viennent des vices de la société 72
Le droit du peuple. Sa servitude 75
La classe opprimée 78
De l'esclavage moderne 81
Le droit et le devoir 87
Le prix du devoir 90
Les systèmes socialistes 96
L'organisation sociale de l'avenir 99
Liberté politique et propriété 102
Le futur Spartacus 106

Lamennais et les problèmes internationaux

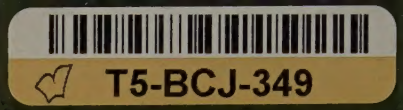
Hymne à la Pologne 110
La Pologne 112
L'anarchie internationale 113
Le progrès de l'humanité 116
La variété des types et l'unité du genre humain 118
Vers la justice internationale 119
De la patrie à l'humanité 121
L'exilé. La vraie patrie 125

B 2050

Fontenay-aux-Roses. — 1928.
Imprimerie des *Presses Universitaires de France*. — Louis Bellenand. — 1.036.

DATE DUE

THE KING'S LIBRARY
3000070045


T5-BCJ-349